This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

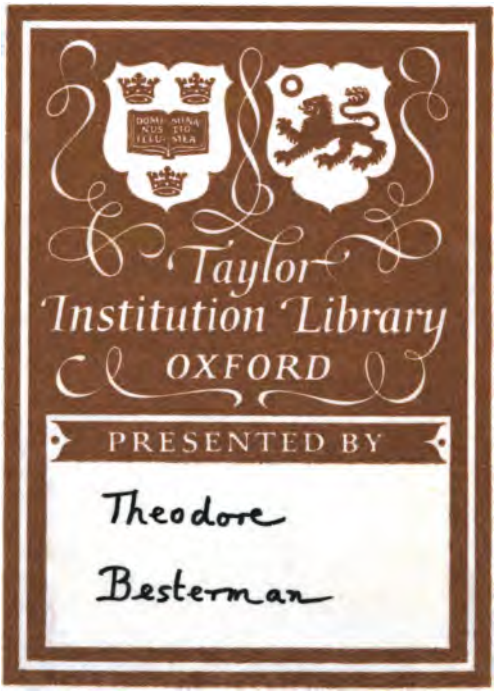
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 1256



LA COQUETTE FIXÉE,

COMEDIE

EN TROIS ACTES,
ET EN VERS,

PAR M. * * *.

VIENNE EN AUTRICHE
Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

M D CC L IV.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

CIDALISE.

DORANTE.

CLITANDRE.

DAMIS, petit Maître.

CARMIN, Peintre.

LISETTE, Femme de Chambre de la Comteſſe.

La Scene ſe paſſe dans la maiſon de Cidaliſe, dont la Comteſſe occupe une partie.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
25 JUL 1975
OF OXFORD
LIBRARY

LA

LA COQUETTE FIXÉE, *COMEDIE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Quoi, Dorante déja revenu de la Cour ? Vous y deviez, je crois, faire un plus long séjour ?

DORANTE.

Non, pendant quelques jours une importante affaire

M'éloignoit de Paris ; mais à la fin j'eſpere
Voir les ſoins que j'ai pris finir heureuſement.

CLITANDRE

L'objet de ce voyage étoit un Régiment.

DORANTE.

Oui, depuis fort longtems je ſuis dans le ſervice,
Et je crois que bientôt on me rendra juſtice,
Vous ſçavez que je ſuis d'un rang à mériter,
Qu'à ce grade nouveau l'on me faſſe monter.

CLITANDRE.

Mais vous avez là-bas des concurrens ſans doute?
Si vous ne mettez point d'obſtacles ſur leur route,
Peut-être . . .

DORANTE.

A leur égard je ne ſens nul effroi,
Une tante que j'ai ſollicite pour moi.
L'argent eſt aujourd'hui tout ce qui m'embaraſſe.
Pour en pouvoir trouver que faut-il que je faſſe?

CLITANDRE.

C'eſt un autre ſujet qui fait votre embarras,
Et lui ſeul vers Paris précipite vos pas.
Notre amitié demande une entiére franchiſe,
Vous aimez la Comteſſe, & j'aime Cidaliſe,
Ces deux Beautés logeant dans la même maiſon,
Nous attirent ici pour la même raiſon.

DORANTE.

Clitandre, ſi l'amour nous conduit l'un & l'autre,
Mon

Mon ſort ſera du moins bien différent du vôtre;
Vous aimez une prude, & vous l'attendriez,
Moi, j'aime une Coquette . . .

CLITANDRE.

Et vous la fixerez.

DORANTE.

Non, non, pour l'eſperer je me rends trop juſtice.
Je ne ſçais point pour plaire employer l'artifice,
La Comteſſe poſſéde un art ſi dangereux;
Ses dédains ſont fardés par un air gracieux,
Elle ſçait déguiſer la froideur de ſon âme,
Autant que je voudrois lui déguiſer ma flâme,
Ses regards de concert avec le ſentiment,
Font naître mon eſpoir pour cauſer mon tourment.
Chez elle, du même œil, elle voit, elle attire,
L'homme qui fait bâiller & l'homme qui fait rire.
C'eſt un monde formé de vingt originaux
De naiſſance, d'état & d'eſprit inégaux,
Qu'un chimérique eſpoir force de vivre enſemble,
Que le mépris diviſe & que l'erreur raſſemble.
La Comteſſe qui cherche à ſe les maintenir,
Par leur peu de mérite a ſoin de les unir,
En ſecret, à chacun orgueilleux & crédule,
De tous en général offre le ridicule,
Etablit la concorde entre tous ces Rivaux;
Et les enchaîne entr'eux par leurs propres défauts.

CLITANDRE.

Grands Dieux! que Cidaliſe eſt différente d'elle!

DORANTE.

Des prudes, Cidaliſe eſt le parfait modéle;
Vous en triompherez bien plus facilement,
L'amour propre flatté tient lieu de ſentiment.

CLITANDRE.

Mon ami, Cidaliſe eſt bien loin d'être prude.
J'ai fait de ſon eſprit ma principale étude,
J'ai vû que ſa fierté n'étoit qu'un vrai détour.
Elle craint un amant & panche vers l'Amour,
Elle croit qu'une femme aimable & vertueuſe,
Sans le reſpect public ne ſçauroit être heureuſe,
Et qu'au préjugé même exacte à s'aſſervir,
Pour le pouvoir blâmer s'y doit aſſujetir.
Voilà le vrai motif de ſa prudence extrême,
Elle a le cœur ſenſible & ſe craint elle-même,
Plus un homme à ſes yeux mérite d'être aimé,
Plus la froideur ſuccede au penchant réprimé,
Et cet air dédaigneux qui paroît vous ſurprendre
Vient d'un eſprit timide & d'une ame trop tendre.

DORANTE.

C'eſt faire ſon éloge en homme prévenu.

CLITANDRE.

Ah! Dorante, mon cœur ne vous eſt pas connu.
Je vous cede le ſien, ſi vous pouvez lui plaire,
Elle conviendroit mieux à votre caractére,
Car la Comteſſe & vous différez trop tous deux,
L'un & l'autre jamais vous ne ſeriez heureux.

DORANTE.

Cidaliſe a bien peu d'empire ſur votre âme.

CLI-

CLITANDRE.

Ce n'eſt qu'en plaiſantant qu'elle reçoit ma flâme,
Dès que nous ſommes ſeuls, & qu'elle m'entretient,
Sa fierté diſparoit & ſa gaieté revient,
Elle eſt sûre avec moi de ſon indépendance.
Cette ſécurité me rebute & m'offenſe,
Vangez-moi, que ſon cœur puiſſe être humilié,
Vous n'offenſerez point les loix de l'amitié.

DORANTE.

Mon ami, je ne veux plaire qu'à la Comteſſe,
Mais ſon eſprit volage eſt loin de la tendreſſe.

CLITANDRE.

Comment! d'aucun eſpoir on ne flatte vos feux?

DORANTE.

Je lui laiſſe ignorer que j'en ſuis amoureux.

CLITANDRE.

Mais c'eſt un reſte au moins de l'homme raiſonnable,
Et je ne vous crois pas tout-à-fait incurable.

DORANTE.

Je la vois ſeulement en qualité d'ami.

CLITANDRE.

En qualité d'ami, dites-vous Dorante?

DORANTE.

Oui,
De ceux de ſon mari j'étois le plus intime,
Je puis même aſſurer que j'avois ſon eſtime.

CLITANDRE.

Mais, c'eſt près de la femme un titre aſſez mauvais.

DORANTE.

Comme vous croyez bien je ne m'en ſers ja-
mais
Je n'avois avec elle aucune intelligence,
La mort de mon ami forma la connoiſſance,
Car de ſon teſtament je fus exécuteur.
La Comteſſe eut pour lui toujours de la hauteur.
Je la vis très ſouvent & lui rendis ſervice,
Mais avec un air froid comme rendant juſtice ;
Son eſprit m'enchanta bien plus que ſa beauté.
J'appris qu'elle vantoit partout ma probité,
Et par une faveur des plus particulieres,
J'ai quelquefois le droit de lui parler d'affaires.

CLITANDRE.

Le cœur de cette femme eſt bien reconnoiſſant,

DORANTE.

Je ne puis plus cacher ce que le mien reſſent,
Et je viens, puiſqu'il faut parler avec franchiſe,
Lui déclarer le feu dont mon ame eſt épriſe.
Oui, je touche au moment . . .

CLITANDRE.

De paſſer pour un ſot.

DORANTE.

Mais . . .

CLITANDRE.

Il faut en l'aimant, loin d'en dire un ſeul mot,
Soutenir qu'un amant eſt un homme en délire,
Dédaigner ſes attraits, ſe taire ou contredire,
Répondre avec froideur à l'accueil le plus doux,
Voir tous ſes complaiſans ſans paroître jaloux,
Vanter

Vanter votre bonheur ou votre indifférence,
Toujours prêter matiere à ſon impatience,
Vous faire quereller ſans vous en allarmer,
(Coquette qui querelle eſt ſur le point d'aimer.)
Mais ſi vous n'avez pas ſur vous aſſez d'empire,
Pour lui bien déguiſer ce qu'elle vous inſpire,
De toutes ſes hauteurs vous deviendrez l'objet,
De vos fades Rivaux vous ſerez le jouet,
L'eſtime dont on voit que chacun vous honore,
Sera pour des mépris un nouveau titre encore,
C'eſt pour une Coquette un point de vanité,
Et le plus eſtimable eſt le plus maltraité.

DORANTE.

Oui, vous m'ouvrez les yeux, je prendrai ſur moi même,
Je vais avec grand ſoin lui cacher que je l'aime;
Par exemple elle m'a prié de m'arranger
Pour dîner avec elle.

CLITANDRE.

Il faut vous dégager.

DORANTE.

C'eſt mon intention, mais il faut un prétexte.

CLITANDRE.

Ah, vous vous écartez déja de votre texte,
Il faut pour la piquer dire légerement,
Que vous ne le pouvez, point d'éclairciſſement.

DORANTE.

Le conſeil eſt fort bon, & je vais . . . mais je penſe . . .

CLITANDRE.

Eh, quoi, voyons?

DORANTE.

Qu'il eſt mal que je me diſpenſe . . .

CLITANDRE.

Dequoi? d'être une dupe?

DORANTE.

Oh, non, mais j'ai donné
Ma parole d'honneur.

CLITANDRE.

On a déterminé
Qu'on peut, lorſqu'il s'agit d'un ſujet ſi frivole,
Sans aucun deshonneur manquer à ſa parole.

DORANTE.

Oui, je me détermine à lui déſobéir.

CLITANDRE.

Ah! je ſuis ſatisfait.

DORANTE.

Même, je veux la fuir.

CLITANDRE.

Bon.

DORANTE.

Il ſeroit honteux qu'un homme raiſonnable,
Ne pût pas triompher d'un ſentiment ſemblable.
Oui, j'en triompherai, je ſuis sûr de mon fait,
Et tout ce que je veux . . .

CLITANDRE.

Eh bien?

DO-

DORANTE.

C'eſt ſon portrait.

CLITANDRE.

Pour vous déterminer à preſſer votre fuite ?

DORANTE.

Fort bien, vous plaiſantez, vous blâmez ma conduite.

CLITANDRE.

Je le permets, pourvû qu'elle n'en ſçache rien.

DORANTE.

Oh, vous avez raiſon, vraiment j'y compte bien.
J'attends un Peintre ici, qu'on dit un homme unique,
Il doit avoir l'habit d'un ſimple domeſtique,
Et s'il trouve un moment, il prétend qu'il pourra
Faire un portrait paſſable, & qui reſſemblera

CLITANDRE.

Il ſera reconnu.

DORANTE.

Non, c'eſt ce qui m'étonne,
Il dit qu'il ne ſera découvert de perſonne.

CLITANDRE.

L'entrepriſe vous plaît, il la faut hazarder,
Mais, ſurtout, revenez me trouver ſans tarder,
Je veux abſolument que nous dînions enſemble.

DORANTE.

Oui, je vous le promets, ſoyez-en sûr.

CLITANDRE.

Je tremble
Que

Que la Comteſſe n'ait ſur vous trop d'aſcendant,
Et ne découvre enfin votre amour imprudent.

DORANTE.

Non, je ſuis aſſuré de paroître inſenſible.

CLITANDRE.

C'eſt pour vous faire aimer un moyen infaillible.
Deux eſprits oppoſés ont ſçû nous engager,
Ce n'eſt que par l'Amour qu'on peut les corriger.

SCENE II.

DORANTE, ſeul.

L'Orgueil de la Comteſſe aura quelques allarmes
En croyant que j'échappe au pouvoir de ſes charmes,
Clitandre à bien raiſon, il faut diſſimuler.

SCENE III.

LISETTE, DORANTE.

LISETTE.

MOnſieur, un de vos gens demande à vous parler,

DORANTE.

Qu'on le faſſe venir, *bas.* c'eſt mon homme, *haut.* Liſette,
Dis, que fait ta maîtreſſe ?

LI-

LISETTE.

Elle eſt à ſa toilette.

DORANTE.

A-t-elle ce matin beaucoup de Favoris?

LISETTE.

Non, ce vieil Officier, Poliſandre & Damis.

DORANTE.

Quels Courtiſans!

LISETTE.

Pour eux, Madame eſt bien changée.

DORANTE.

Oui?

LISETTE.

Dans la rêverie elle eſt toujours plongée,
Elle n'applaudit plus à ce que chacun dit,
Elle eſt bien moins coquette, on lui gâte l'eſprit.

DORANTE.

A qui s'en prendre?

LISETTE.

A vous. Elle eſt dans l'indolence,
Depuis qu'elle a l'honneur de votre connoiſſance,
Depuis que dans ces lieux vous êtes introduit,
Le raiſonnement gagne, & le plaiſir s'enfuit.
D'Amoureux & de Sots la maiſon étoit pleine,
Nous ſçavions les bercer d'une eſpérance vaine,
On rioit avec eux, d'abord qu'ils ſe flattoient,
On s'en divertiſſoit quand ils ſe rebutoient,
Sans avoir rien à dire on rompoit le ſilence,
L'ennui diſparoiſſoit devant l'extravagance:

De-

Depuis qu'on vous connoît, on raiſonne, on médit,
On differte, on ſe fâche, on baille, on contredit.
Sur le choix des amis, Madame a des ſcrupules.
L'amuſement s'envole avec les ridicules,
Elle trouve mauvais tout ce que je lui dis,
Elle gronde, ſoupire, & moi je vous maudis.
Eh mais . . . il eſt vraiment inutile de rire,
Voilà votre homme, il a quelque choſe à vous dire.

SCENE IV.

CARMIN, en habit de livrée, DORANTE.

DORANTE.

MOn cher Monſieur Carmin, vous voilà tout au mieux,
Et cet habillement trompera tous les yeux,
Notre beauté, peut-être, ici viendra ſe rendre.

CARMIN.

Caché dans ce coin-là, j'aurai ſoin de l'attendre,
Et d'avance, je vais préparer mes couleurs.

DORANTE.

Et vous eſperez faire un portrait!

CARMIN.

Des meilleurs,
Je ne veux point, Monſieur, vous faire mon éloge,
Mais

Mais hier, vis-à-vis une petite loge,
Je fis un bon portrait . . .

DORANTE.

Quoi, pendant l'Opera ?

CARMIN.

Eh, oui, je ne veux pas plus de tems pour cela,
Que celui que souvent demande un Petit-Maître,
Pour vaincre une beauté qu'il comence à connoître.

DORANTE.

C'est avoir un talent marqué pour les portraits.

CARMIN.

Celle que vous aimez a-t-elle de grands traits ?

DORANTE.

Assez.

CARMIN.

A la tirer j'en aurai moins de peine :
Ah ! que j'aurois bien peint une Dame Romaine,
J'aurois, du tems d'Auguste, eu beaucoup de crédit.
Dites-moi, je vous prie, a-t-elle de l'esprit ?

DORANTE.

Beaucoup.

CARMIN.

Tant pis.

DORANTE.

Comment ?

CARMIN.

C'est-là ce qui m'arrête,
J'aurois bien désiré qu'elle fût un peu bête.

DORANTE.

Un semblable souhait me paroît curieux.

CARMIN.

Vous l'en aimeriez moins, mais je l'en peindrois mieux.
On ne rend jamais bien la phisionomie,
L'esprit à chaque instant, la change & la varie,
Et le Peintre étonné saisissant le pinceau,
Retrouve à chaque trait un visage nouveau.
Parlez-moi d'un objet modéle d'indolence,
De qui l'ame & les yeux sont sans correspondance,
Et dont l'esprit n'a pas la force d'émouvoir,
Des traits plus réguliers que gracieux à voir.
Si l'objet de vos feux étoit de cette espece,
Il est vrai, vous seriez assez mal en maîtresse,
Mais aussi vous seriez tout au mieux en portrait,
Et c'est pour un Amant un bonheur bien parfait.

DORANTE.

Oh, pour moi, je n'ai pas tant de délicatesse.
Je vous quitte, employez vos soins & votre adresse,
A bien peindre un objet de tant d'attraits pourvû;
Surtout, ayez grand soin de n'en être pas vû.
Nous n'aurons sur le prix nulle dispute ensemble,
Mais, comme vous sçavez, c'est en cas qu'il ressemble.

SCE-

SCENE V.

CARMIN seul.

EH, s'il avoit voulu m'avancer mon argent,
Je l'aurois mieux aimé, car l'homme est si changeant !
Je réponds du succès à l'égard de l'ouvrage,
Personne, mieux que moi, n'escamote un visage.
Je juge par les soins qu'on prend de me cacher,
Que cette femme-là pouroit s'effaroucher.
Tant-pis, à la décence une femme asservie
Ne se fait peindre, au plus, qu'une fois dans sa vie;
Car n'ayant point d'Amant ou n'en changeant jamais,
On ne peut espérer d'en faire deux portraits.
Que j'aime ces beautés moins sensibles qu'humaines
Qui pour ceux de mon art sont des rentes certaines,
Et qui de l'inconstance ayant connu le prix,
Ne changent point le Peintre, & changent les amis.
Quelqu'un vient, cachons-nous dans cette place obscure,
C'est, je n'en doute point, l'objet de ma peinture.

SCENE VI.

CIDALISE, LISETTE, CARMIN, caché.

LISETTE.

Oui, ma maîtreſſe doit ſe rendre dans ce lieu.

CIDALISE.

Sa viſite ſouvent s'y fait attendre un peu.

CARMIN, *à part.*

Puiſqu'elle attend viſite elle eſt donc la maîtreſſe
De la maiſon.

LISETTE.

Il faut excuſer la pareſſe.

CIDALISE.

Ta maîtreſſe, crois-moi, facile à s'abuſer,
Ne fait que s'étourdir en croyant s'amuſer.

CARMIN.

Oh, cette femme-là ſe pique de morale,
Je ſuis preſque tenté de la peindre en Veſtale.

CIDALISE.

Je ne ſçaurois me plaire en un cercle nombreux,
Qui loin de m'égayer me devient ennuyeux,
Et tous ces gens brillans dont ſa maiſon abonde,
Me font plus que jamais déteſter le grand monde.

CARMIN.

Il faut tâcher pourtant de la voir de plus près.

CIDALISE.

Son amour-propre entend trop mal ſes intérêts,
D'être

D'être de l'univers eſclave volontaire,
De mépriſer les ſots & de vouloir leur plaire.

CARMIN.

Je m'apperçois vraiment qu'elle a de fort beaux yeux!
Comment peut-elle avoir l'eſprit ſi ſérieux?

LISETTE.

Dorante cependant eſt un homme eſtimable.

CIDALISE.

Je le diſtingue, ſoit, mais il eſt trop aimable.

CARMIN.

Ce nom vient tout à coup d'animer ſon regard,
Profitons-en, l'amour tient toujours lieu de fard,
Là, fort bien en profil.

CIDALISE.

Oui, je lui rends juſtice,

CARMIN.

Je la peins à préſent avec l'œil en couliſſe.

CIDALISE.

De ſes autres amis il eſt bien différent;
Noble dans ſes façons, poli, ſenſé, prudent,
Il ne cherche jamais à briller, à ſurprendre,
Et ſe fait remarquer ſans y vouloir prétendre.
Et Damis, n'eſt-il pas charmant?

CIDALISE.

Ah! l'étourdi!

CARMIN.

A ce maudit nom-là, ſon teint s'eſt rembruni.
Si l'on pouvoit encor lui parler de Dorante.

CIDAEISE.

Ce Damis si charmant n'est qu'un fat qui se vante,
Un homme déplacé qui devroit fuir l'éclat,
Son air évaporé contredit son état,
Toujours à nos dépens ses fautes sont commises,
Et c'est le Public seul qui paye ses sottises,
Mais Dorante . . .

CARMIN.

Ah voilà le nom que j'attendois,
Voilà ces yeux sereins que je redemandois,
Saisissons ce moment d'un soleil sans nuages.

CIDALISE.

On pouroit sans danger recevoir ses hommages,
Mais que vois-je! quel homme à mes yeux vient s'offrir?
Et que demande-t-il?

CARMIN.

Tout va se découvrir.

CIDALISE.

Que voulez-vous?

CARMIN.

Il faut payer d'effronterie.
Madame Serviteur.

CIDAEISE.

Dites-moi, je vous prie,
Ce que vous faisiez là?

CARMIN.

Je m'occupois,

CIDALISE.

A quoi?

LISETTE.

Mais c'eſt là le valet de Dorante.

CIDALISE.

Lui?

CARMIN.

Moi.

CIDALISE.

Je ne le connois point.

CARMIN.

Je ſuis à ſon ſervice,
Depuis peu.

CIDALISE.

Mais ici . . .

CARMIN.

Je ſuis ſans artifice,
Vous pouvez bien compter ſur ſon attachement,
Il me parle de vous continuellement.

LISETTE.

Ce garçon-là m'a l'air d'être un bon domeſtique.

CARMIN.

Je puis bien me vanter d'être un garçon unique.
Mon Maître fait de moi grand cas, à ce qu'il dit,
Je ſuis pour vous ſervir, ſon valet bel-eſprit.

CIDALISE.

Comment! C'eſt un beau titre.

CARMIN, *à part.*

Ah qu'elle eſt bien en face!
(*Haut.*) Enfin je rempliſſois le devoir de ma place,
Et quand vous m'avez vû je faiſois un Roman.

CIDALISE.

Je voudrois bien le voir.

CARMIN.

Je n'en étois qu'au plan.
Pourſuivez l'entretien avec Mademoiſelle,
Je vais pendant ce tems travailler de plus belle.

CIDALISE.

Nous vous interromprons.

CARMIN.

Non, rien ne me diſtrait,
Je vais de la Princeſſe achever le portrait.

CIDALISE.

Eh bien, je ne veux pas vous troubler davantage,
Travaillez, j'y conſens.

CARMIN.

Je reprens mon ouvrage,
Le portrait ſera bien.

CIDALISE.

Au moins je le verrai
Quand il ſera fini ?

CARMIN.

Je vous obéirai.

LISETTE.

Ma maîtreſſe bientôt va venir, je vous prie
De ne lui point parler de ſa coquetterie,
Vous me ruineriez ſi vous la corrigiez.

CARMIN, *à part.*

Oh, pour le coup je compte être des mieux payés,
Cela

Cela reſſemblera, je n'ai plus rien à craindre,
Je finirai chez moi ce qui me reſte à peindre.
Reſſerrons nos pinceaux & décampons d'ici.

CIDALISE.

Eh bien donc, ce portrait?

CARMIN.

Madame, il eſt fini.

CIDALISE.

Mais vous m'avez donné parole de le lire.

CARMIN.

Madame... j'en conviens, (*à part.*) que pourai-je lui dire?

CIDALISE.

Allons, montrez-le-moi;

CARMIN.

Ce n'eſt que mon brouillon,
Vous ne pourriez jamais . . .

CIDALISE.

Eh bien, liſez-le donc?

CARMIN, *feignant de lire.*

J'obéis. La Princeſſe . . . Ah, vous êtes diſtraite.

CIDALISE.

Non vraiment.

CARMIN.

La Princeſſe étoit grande & bien faite.

CIDALISE.

Et quel étoit ſon nom?

CARMIN.

Mon application

A ſon portrait, m'a fait oublier ſon vrai nom ;
Mais enfin, quel qu'il fût, c'étoit une Princeſſe,
Dont le viſage avoit un grand air de nobleſſe.

CIDALISE.

Ce ſtile eſt délicat.

CARMIN.

Ses cheveux bien placés,
Flottoient négligemment...en ondes retrouſſés,
Elle avoit les yeux noirs, une bouche à ſurprendre ;
Avec un air ſévere elle avoit le cœur tendre ;
Mais ſuivant la fierté de ſon eſprit trop haut,
Sa ſageſſe affectée étoit ſon ſeul défaut.

CIDALISE.

Mais, de ce portrait-là, je ſuis aſſez contente.

CARMIN.

Trouvez-vous la peinture en effet reſſemblante ?

CIDALISE.

Mais, moi, je ne puis rien vous dire ſur cela,
Je ne connoiſſois pas cette Princeſſe-là.
Et le Prince ?

CARMIN.

Il avoit la figure charmante :
Suppoſons un inſtant qu'il s'appelloit Dorante

CIDALISE.

Eh bien ? . . .

CARMIN.

Dorante donc, ſans eſpoir de ſuccès,
Etoit de la Princeſſe amoureux à l'excès.

CI-

CIDALISE.

Comment donc ?

GARMIN.

Je vois bien que j'ai votre ſuffrage,
Serviteur, vous direz du bien de mon ouvrage.

SCENE VII.

CIDALISE, ſeule.

GRands Dieux ! que l'amour-propre à tromper eſt aiſé !
Car enfin, ce portrait n'étoit que ſuppoſé ;
Et j'ai craint un moment que ce Valet peut-être,
N'employât un détour pour parler de ſon maître,
Mais j'étois dans l'erreur ; car Dorante eſt, je croi,
Contre une paſſion en garde autant que moi.
Mais la Comteſſe vient, ah ! quelle compagnie !
Faut-il qu'en ſe perdant cette femme s'ennuye !

SCENE VIII.

LA COMTESSE, DAMIS, CIDALISE.

LA COMTESSE, *à part.*

LA voilà ; je me fais un effort de raiſon,
Pour être encor ſix mois logée en ſa maiſon.
Eh, bonjour, quel bonheur que nous logions enſemble !
A chaque heure du jour on ſe voit, on s'aſſemble,

Cela fait un commerce auſſi sûr que charmant,
La contrainte banie, en fait tout l'agrément.

CIDALISE.

Surtout, lorſqu'on n'a pas une humeur différente.

LA COMTESSE, *à part.*

Quelle aigreur! (*haut*) avez-vous ici trouvé Dorante?

CIDALISE.

Il venoit de ſortir.

DAMIS.

On en ſçait le ſujet.

CIDALISE.

Je l'ignore.

DAMIS.

Ah, parbleu, Madame en eſt l'objet,
Et l'on eſt bien inſtruit de l'état de ſon âme.

LA COMTESSE.

Je ne puis que la plaindre.

DAMIS.

Il croit cacher ſa flâme,
Par ſon air grave & froid.

LA COMTESSE.

Oui, mais il eſt jaloux.

CIDALISE.

Jaloux! & de qui donc?

DAMIS.

De qui? mais c'eſt de nous;

De

De moi surtout, il voit Madame la Comtesse,
Qui pour moi daigne avoir un peu de politesse,
Il s'offense.

CIDALISE.

Il a tort, mais Dorante amoureux
M'étonne.

LA COMTESSE.

Son amour me paroît fort douteux.

CIDALISE.

Non, je n'en reviens point.

LA COMTESSE.

C'est Damis qui l'assure.

DAMIS.

Oh, j'en suis caution, Madame, je vous jure.

CIDALISE.

Une affaire m'oblige à vous quitter bientôt,
Vous avez, m'a t'on dit, à me parler ?

LA COMTESSE.

Il faut
Que je connoisse autant votre bon caractere,
Pour oser . . .

DAMIS.

Eh, parbleu, faut-il tant de mistere !
Voici le fait tout simple, à Madame ce soir,
Je veux donner le bal ; mais pour le mieux pouvoir,
Vous sentez bien qu'on a besoin de votre sale ;
La prêter doit pour vous être une chose égale.

LA COMTESSE.

Eh bien ?

CI-

CIDALISE.

Vous obliger m'eſt un plaiſir bien doux,
Je vous l'ai dit ſouvent, ma maiſon eſt à vous.
Mon air trop ſérieux me fait paſſer pour prude,
Mais on me connoit mal, mon cœur eſt ſans étude;
Il chérit les douceurs de la tendre amitié,
Mais c'eſt par ſes nœuds ſeuls qu'il veut être lié.
Le monde eſt de l'amour un piége inévitable,
Si je me craignois moins je ſerois plus aimable.
Elle ſort.

SCENE IX.

LA COMTESSE, DAMIS.

LA COMTESSE.

AL'aimer déſormais, mon cœur eſt décidé.

DAMIS.

Vraiment ſon ridicule eſt aſſez bien fondé.
Mais mon unique objet, à préſent, c'eſt Dorante.
Pendant tout le repas il faut qu'on le plaiſante.

LA COMTESSE.

C'eſt mon deſſein; je veux développer ſon cœur,
Exciter ſon dépit par un ſouris mocqueur,
Recevoir en raillant ſes froides déférences,
A tout autre qu'à lui, marquer des préférences,
Je n'épargnerai rien; c'eſt par l'orgueil piqué,
Que

Que l'homme qu'on croit ſage eſt ſouvent démaſqué.

SCENE X.

DORANTE, LA COMTESSE, DAMIS.

DAMIS.

IL vient avec ſon air reſpectueux & tendre.

LA COMTESSE.

Ah, vous voilà, Monſieur, vous vous faites attendre,
Je ne puis cependant vous ſçavoir mauvais gré,
Un homme de mérite eſt toujours affairé.

DORANTE.

S'il eſt ainſi, je dois avoir très-peu d'affaires.

LA COMTESSE.

Quoi, vous qui vous piquez d'être des plus ſincéres,
Me tenir ce diſcours!

DORANTE.

Peut-il être ſuſpect?

LA COMTESSE.

Comment, vous n'avez pas pour vous un grand reſpect?

DORANTE.

Madame, je n'en ai que pour très-peu de monde,
Et point du tout pour moi.

DA-

DAMIS.

Trouvez-vous qu'il réponde ?

LA COMTESSE.

Dorante, allons dîner & laiſſons tout cela.

DORANTE.

Madame, je ne puis avoir cet honneur-là.

LA COMTESSE.

Quoi ?

DORANTE.

J'en ſuis fâché, mais . . .

LA COMTESSE.

Mais quelle eſt votre excuſe ?
D'un engagement pris eſt-ce ainſi qu'on abuſe ?

DORANTE.

Oui, Madame, il eſt vrai, je vous l'avois promis.

LA COMTESSE.

Eh bien . . .

DORANTE.

Je vais dîner chez un de mes amis.

LA COMTESSE.

Monſieur, ce procédé d'une eſpece nouvelle
Eſt de rompre avec moi, la volonté formelle,
Je veux abſolument m'éclaircir là-deſſus.

DAMIS, *bas à la Comteſſe.*

Vous vous fâchez, Madame, & vous ne raillez plus.

LA COMTESSE.

Ah, vous avez raiſon, & je ne dois qu'en rire.

SCE-

SCENE XI.

UN LAQUAIS, & les Susdits.

LE LAQUAIS.

MOnsieur, un de vos gens vous cherche pour vous dire . . .

CARMIN.

Il suffit.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce donc? Voyez . . .

DAMIS.

Je suis au fait,
La Présidente attend réponse à son billet.

LA COMTESSE.

Vous pouvez dans ma chambre écrire cette lettre;
Nous vous y rejoindrons.

DAMIS.

Quoi vous pouriez permettre . . .

LA COMTESSE.

Ma maison fut toujours celle de mes amis;
J'y veux voir chacun libre autant que je le suis.

SCENE XII.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

DOrante, il faut ici me parler sans mystere,
Quel est votre projet?

DO-

DORANTE.

De ne vous pas déplaire,
Mais d'être exact aux loix que prescrit l'amitié.

LA COMTESSE.

Hier, chez votre ami vous n'étiez pas prié,
Est-il malade ?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Quelque fâcheuse affaire,
Peut-elle en sa faveur vous rendre nécessaire ?

DORANTE.

Oh, non.

LA COMTESSE.

Quel sujet donc vous attire chez lui ?

DORANTE.

Quel sujet ? le plaisir d'être avec mon ami.

LA COMTESSE.

Ce propos est pour moi la plus cruelle injure,
Et vous vous oubliez, Dorante.

DORANTE.

Je vous jure.
Qu'on ne peut oublier ce qu'on sçait vous devoir,

LA COMTESSE.

Vous bornez cette dette, à ce que je puis voir.

DORANTE.

Non, Madame, & je dois dissiper vos ombrages,
Comme mes intérêts je vois vos avantages,

Je

Je vous suis attaché. Mais parlons franchement ;
Pour suivre votre char j'ai trop peu d'agrément.
Je n'ai point un esprit d'éclairs & de saillies,
Je ne débite pas de ces fadeurs jolies,
Qui forment l'homme aimable, & j'ignore cet art
De se faire écouter en parlant par hazard ;
Je n'observe jamais quelle mode circule,
Je ne sens point le prix d'un nouveau ridicule,
Et de la beauté même attaquant les abus,
Je me borne à louer seulement les vertus.
Madame, c'est par-là que je vous considere ;
Mais on parle chez vous une langue étrangere,
Et me taisant toujours sans comprendre un seul mot,
J'y fournis le portrait d'un sauvage ou d'un sot.
D'être avec mon ami, je me fais une fête.
C'est chez lui que je vais en dinant tête-à-tête,
Employer avec joye un langage oublié,
C'est celui de deux cœurs unis par l'amitié,
Guidés par la franchise & par la confiance.
C'est-là, que sans avoir besoin de médisance,
Sans fronder l'Univers, sans nous mettre en courroux,
Nous ne remarquerons que ce qui péche en nous.
Critiques doux & vrais, approbateurs fidéles,
Nous sommes l'un de l'autre, & censeurs & modéles,
Et sçachant à propos nous louer, nous blâmer,
Nous nous apprenons l'art de nous faire estimer.

LA COMTESSE.

J'approuve ce projet, il est très-respectable ;

Mais il faudroit apprendre auſſi l'art d'être aimable.
Ce n'eſt point un talent ſi fort à dédaigner,
Et c'eſt le monde ſeul qui peut nous l'enſeigner.
Son jargon, je l'avoue, eſt leger & frivole,
Mais l'honnête-homme y peut jouer le plus beau rôle.
Les qualités du cœur, l'exacte probité,
Font l'ame & le lien de la ſociété.
On peut être amuſant ſans être mépriſable,
Et la raiſon ne ſert qu'à rendre ſociable,
Bien loin que l'agrément puiſſe nuire aux vertus
C'eſt pour le plus ſévére un mérite de plus,
Et le monde en un mot, formant le caractere,
Embellit la ſageſſe en l'inſtruiſant à plaire.

DORANTE, *à part.*

Elle a vraiment raiſon, chaque mot qu'elle dit
Acheve ma défaite & charme mon eſprit;
Mais il faut lui cacher que je lui rends les armes.

LA COMTESSE.

Que dites-vous?

DORANTE.

Je dis que le monde a des charmes,
Mais que ſi l'on y veut être bien déſiré,
Il faut de quelque femme être amant déclaré;
Changer en ſa faveur d'amis & de conduite,
Au ſpectacle, en tous lieux s'enchaîner à ſa ſuite

LA COMTESSE.

Voyez le grand malheur, qu'un tel événement?

DORANTE.

Madame, je ne puis me contraindre un moment,
D'ail-

D'ailleurs, j'ai pour l'amour une haine si grande. . .

LA COMTESSE.

Mais il se peut très-bien que l'amour vous le rende.

DORANTE.

Je ne m'en tiendrai pas pour cela moins heureux.

LA COMTESSE, *à part.*

Je commence à penser qu'il n'est point amoureux,
Et j'en suis offensée.

DORANTE.

Eh, quoi?

LA COMTESSE.

Monsieur, je pense
Qu'on a tant de respect pour votre indifférence,
Qu'on vous y laissera.

DORANTE.

Rien ne peut m'en tirer.

LA COMTESSE, *à part.*

Quel seroit mon plaisir de le voir soupirer!

DORANTE.

Oui, le joug de l'amour est un joug tyrannique

LA COMTESSE.

Oui, lorsqu'on vous ressemble

DORANTE, *à part,*

Ah bon, elle se pique,
Et mon espoir commence à naître.

LA COMTESSE.

Quel malheur,

De n'espérer jamais triompher de Monsieur!

DORANTE.

Je suis sûr de mon fait.

LA COMTESSE.

Voyez cette assûrance!

DORANTE.

Je ne la dois qu'à vous.

LA COMTESSE.

Oh, je perds patience.

DORANTE.

Madame, un tel discours n'est point injurieux;
Si j'ai pu, sans aimer, voir l'éclat de vos yeux,
Je serai toujours libre.

LA COMTESSE.

Ah! que vous êtes fade!
Si vous étiez amant, vous seriez trop maussade.

DORANTE.

Vous avez résolu de ne jamais aimer;
Et mon cœur sur le vôtre a voulu se former.

LA COMTESSE.

Je lisois mal alors dans le fond de mon ame.
(*à part.*) Je veux le piquer.

DORANTE, *vivement*,

Quoi! vous aimeriez, Madame?

LA COMTESSE.

Ah! je n'en conviens pas: mais quand cela seroit,
Monsieur?

DO-

DORANTE.

Mon amitié dans le cas vous plaindroit :

LA COMTESSE.

Moi, je vois dans l'amour le bonheur de la vie.

DORANTE.

Oh ! vous plaisantez.

LA COMTESSE.

Non, & je me remarie.

DORANTE, *avec vivement.*

Vous vous remariez ?

LA COMTESSE, *à part.*

Je vois qu'il est outré.
(*haut.*) Je me remarie, oui.

DORANTE, *froidement.*

Je vous en sçais bon gré.

LA COMTESSE, *à part.*

Je suis au désespoir !

DORANTE.

Et pourroit-on apprendre,
Quel est l'heureux mortel qui va tant nous surprendre ?

LA COMTESSE.

Ce n'est pas vous toujours.

DORANTE.

Oh, non sans contredit.
Cet homme apparement est un homme d'esprit ?

LA COMTESSE.

Sur quoi le jugez-vous ?

DORANTE.

Mais sur la connoissance
Qu'il a de votre cœur & de votre constance.

LA COMTESSE.

Mais, sans doute, Monsieur; ne plaisantez pas tant.

DORANTE.

Eh bien, il faut qu'il ait l'esprit bien pénétrant.

LA COMTESSE.

Il en aura le prix.

DORANTE, *à part.*

Mais je commence à craindre
Qu'elle ne dise vrai; non, non, elle veut feindre,
Et pénétrer mon cœur.

LA COMTESSE.

Vous êtes étonné?

DORANTE.

Non vraiment.

LA COMTESSE.

Vous avez pourtant l'air consterné.

DORANTE.

Est-ce un de mes amis?

LA COMTESSE.

Cela pourroit bien être.
(*A part.*) Son dépit, pour le coup, est facile à connoître.

DORANTE.

Ma foi, je n'en crois rien.

LA

LA COMTESSE.

Vous n'en croyez rien?

DORANTE.

Non.

LA COMTESSE.

Et ſi je vous diſois que cet homme eſt Damon.

DORANTE.

Cela ne ſe peut pas, Damon?

LA COMTESSE.

Oui, je le nomme.

DORANRE.

Pour vous . . . vous faites bien, c'eſt un fort honnête homme.

SCENE XIII.

LISETTE, LA COMTESSE, DORANTE.

LISETTE.

JE viens vous annoncer un convive de plus, Madame, c'eſt Damon.

DORANTE.

Ah, me voilà confus!

LA COMTESSE.

Damon? j'en ſuis ravie! (*à part.*) Ah! de bon cœur j'enrage!

LISETTE.

Il ne veut vous parler que ſur ſon mariage.

LA COMTESSE, *bas.*

Tais-toi sur-tout.

DORANTE.

O Ciel!

LA COMTESSE, *bas à Lisette.*

Ne dis pas un seul mot,
Et sors au même instant.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, DORANTE.

LA COMTESSE.

AH! que mon homme est sot!

DORANTE.

La cruelle jouit du trait qui me déchire!

LA COMTESSE.

Dorante, au moins chez moi vous viendrez me conduire.

DORANTE.

Je ne sçaurois entrer dans votre appartement.

LA COMTESSE.

Pourquoi donc; à Damon vous feriez compliment.

DORANTE.

Je dois ignorer tout, jusqu'à ce que lui-même
Vienne m'en faire part.

LA COMTESSE.

Vous dites qu'il vous aime;
Il vous en instruira des premiers sans doute?

DO-

DORANTE.

Oui,
J'y compte bien vraiment.

LA COMTESSE.

Dinez donc avec lui,

DORANTE.

Avec lui, moi, Madame? Oh, non, je vous l'assûre.

LA COMTESSE.

Vous paroissez ému?

DORANTE.

Moi, non: mais je vous jure,
Que si votre Damon tous les jours dîne ici,
J'irai tous ces jours-là dîner chez mon ami.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, seul.

LA Comtesse est réveuse, en serois-je la cause?
Je le crains; j'ai pourtant si peu prévû la chose;
Que je l'ai sottement fait peindre à son insçû.
Je vois bien que j'ai tort, car enfin j'aurois dû

Me tenir pour certain que cette femme m'aime,
Et compter recevoir son portrait d'elle-même.
Pour avoir été peint hier à l'Opera,
Ce portrait n'est pas mal, on la reconnoit là,
On a bien attrapé le tour de son visage.
Que voilà bien ces yeux dont elle fit usage
Pour fixer . . . Mais on vient, renfermons ce portrait;
Car puisque je suis humble, il faut être discret.

SCENE II.

DORANTE, DAMIS.

DORANTE.

NOn, rien n'étoit égal à mon impatience,
Je ne me suis jamais tant ennuyé je pense,
Je brûlois du désir de revenir ici,
Et Clitandre vouloit m'enfermer avec lui.

DAMIS.

Ah, l'on n'esperoit pas vous voir si-tôt Dorante,
Votre air calme & serein marque une ame contente;
Vous venez de gouter le prix de l'amitié,
C'est ainsi que le tems devroit être employé.

DORANTE.

La Comtesse est chez elle encore?

DAMIS.

Oui.

DO-

DORANTE.

Je vous quitte.

DAMIS.

Demeurez donc, pourquoi m'abandonner ſi vîte?
Informez-moi du moins du plaiſir inoüi,
Que vous avez goûté ſeul avec votre ami.
Ah! que vous avez dû vous amuſer?

DORANTE.

Sans doute.

DAMIS.

Auſſi paroiſſez-vous bien gai, je vous écoute
Allons, parlez;

DORANTE.

J'enrage!

DAMIS.

Eh bien?

DORANTE.

Un tel plaiſir
Eſt toujours un récit ennuyeux à mourir.
Vous devriez plûtôt me faire part des vôtres;
Tous vos plaiſirs, Meſſieurs, ſont differens des nôtres,
Car vous ne les goutez qu'en nous les racontant,
Et les nôtres ne ſont ſentis qu'en les goutant.

DAMIS.

J'aime à vous voir penſer avec délicateſſe.

DORANTE.

Hé-bien, Damon a donc diné chez la Comteſſe?

DO-

DAMIS.

Oui, vraiment; il étoit même en regne aujourd'hui.

DORANTE, *à part.*

Juste-Ciel!

DAMIS.

Les regards ne s'adressoient qu'à lui.

DORANTE, *à part.*

Le dépit me suffoque.

DAMIS.

Eh, quoi?

DORANTE.

C'est à merveille.

DAMIS.

Tous deux presque toujours se parloient à l'oreille.

DORANTE, *à part.*

Ah! l'ingrate!

DAMIS.

Plaît-il!

DORANTE.

Qui moi? je ne dis rien,
Mais je la blâme fort.

DAMIS.

Ah vous concevez bien
Que j'ai crû lui devoir parler avec franchise.

DORANTE.

Vous avez très-bien fait, & tout vous autorise;
Que vous a-t-elle dit?

DA-

DAMIS.

Elle m'a confié
Que Damon, dans deux jours, doit être marié.

DORANTE.

Quoi, la chose est donc vraye ?

DAMIS.

Oh, tout ainsi plus réelle.
La fille qu'il épouse est, dit-on, jeune & belle,
C'est la fille d'Ormon.

DORANTE.

Damis, que dites-vous ?
C'est elle ? . . .

DAMIS.

Dont Damon va devenir l'époux.

DORANTE.

Ah, Damis, vous avez mis fin à ma frénésie,
Je croyois que Damon épousoit la Comtesse.

DAMIS.

En étiez-vous jaloux ?

DORANTE, *à part.*

Me serois-je trahi ?
(*Haut.*) Moi, jaloux! non vraiment, mais je suis son ami,
Et je ne pourois voir sans une peine affreuse,
Qu'un tel engagement la rendroit malheureuse.

DAMIS.

Vous croyez donc son cœur tranquile absolument ?

In-

Incapable, en un mot, d'aucun attachement ?

DORANTE.

J'en ſuis très-aſſuré, car elle eſt ſi coquette !

DAMIS.

Coquette ?

DORANTE.

Mais ſans doute.

DAMIS.

Ah ! l'erreur eſt complette.

DORANTE.

Comment donc ?

DAMIS.

Mon ami, je vous crois très-diſcret ;
Vous ne voudriez pas abuſer d'un ſecret :
Si la Comteſſe étoit ſi vive, ſi légere,
Elle ſe borneroit au ſeul deſir de plaire,
Et n'aimeroit rien ?

DORANTE.

Oui.

DAMIS.

Si je vous aſſûrois
Que ſon cœur eſt touché ?

DORANTE.

Je m'en étonnerois.

DAMIS.

Eh bien, que votre eſprit s'apprête à la ſurpriſe.

DORANTE.

Quoi ?

DA-

DAMIS.

Du plus tendre amour la Comteſſe eſt épriſe.

DORANTE.

La Comteſſe aimeroit ?

DAMIS.

Oui, mais très-vivement ;
Et vous ne croiriez pas qu'elle a pris pour amant
Quelqu'un qui, je l'avoue, eſt un fort honnête homme,
Mais qui n'a qu'un état peu brillant.

DORANTE.

Il ſe nomme ?

DAMIS.

Je veux que ſon portrait le faſſe deviner.

DORANTE.

Je ne le pourrai pas ſeulement ſoupçonner.

DAMIS.

C'eſt un garçon modeſte, & vraiment eſtimable ;
Mais ſon humilité l'empêche d'être aimable ;
Pour faire une conquête, il ne ſe croit pas né ;
De ſa bonne fortune, il eſt tout étonné :
Quoique ce ne ſoit pas cependant ſa premiére ;
La tête d'une femme eſt au plus ſinguliére.
Eh bien, devinez-vous cet heureux ?

DORANTE.

Non, ma foi.

(*à part*) Quel ſupplice !

DANIS.

Il faut donc vous dire que c'eſt moi.

DORANTE.

Vous?

DAMIS.

Moi-même.

DORANTE.

Eh, morbleu, la chose est incroyable,

DAMIS, *montrant le Portrait.*

Son portrait peut, je crois, la rendre vraisemblable.

DORANTE.

C'est elle: puis-je croire un fait si surprenant?

DAMIS.

Mais moi, bien plus que vous, je le trouve étonnant.
Je réussis, je plais, sans paroître y prétendre.
Je suis né fort timide, on croit que je suis tendre.
Oui, je suis à la mode; il faut cependant bien
Que je sois fort aimable, & je n'en sçavois rien.

DORANTE.

Il faut que cela soit, puisque l'on vous écoute.

DAMIS.

Je ne puis m'aveugler, la Comtesse me goûte;
Et comme elle a beaucoup de confiance en vous,
De cet amour nouveau, qui n'est sçu que de nous,
Peut-être elle voudra vous instruire elle-même.
Ah, cette attention au moins seroit extrême!
Un secret entre vos mains est toujours bien commis;
C'est votre probité qui vous fait tant d'amis.

Il sort.

SCE-

SCENE III.

DORANTE, *seul.*

J'Allois faire éclater le transport qui m'anime ;
D'une femme & d'un fat je suis donc la victime.
Puisque je peux l'aimer, je le mérite bien ;
Mais je veux avec elle avoir un entretien,
La railler de sang froid. La chose est impossible ;
Mon dépit feroit voir combien je suis sensible,
Elle en triompheroit ; l'excès de la fureur
Honore une Coquette autant qu'une faveur.
Je veux que tout le monde ignore que je l'aime.
Mais comment renfermer mon désespoir extrême?
Comment l'humilier ?

SCENE IV.

CIDALISE, DORANTE.

DORANTE.

VOus venez à propos,
Madame, c'est de vous que j'attends mon repos,
Ce n'est point que l'amour & me trouble & m'enflâme,
Toujours l'amitié seule eut des droits sur mon âme.

CIDALISE.

On la méconnoîtroit à tant d'émotion,
Elle prend chez vous seul l'air de la passion.

DORANTE.

Voilà malgré moi-même, à quel point je la porte,
Les fautes d'un ami m'affligent de la sorte.
Helas, si l'on pouvoit les choisir tels que vous,
On jouiroit d'un sort trop paisible & trop doux.

CIDALISE.

Du choix de ses amis on est toujours le maître.

DORANTE.

Souvent on l'est de ceux dont on ne doit pas l'être.
Vous-même êtes amie, à ce que j'ai pû voir,
De la Comtesse.

CIDALISE.

Autant que je crois le devoir,
Enfin autant qu'on peut l'être avec bienséance.

DORANTE.

L'amitié ne peut pas tromper votre prudence,
Vous la connoissez.

CIDALISE.

Oui, j'y prens même intérêt,
Mais je sçais en l'aimant la voir telle qu'elle est,
Elle se perd.

DORANTE.

Sans doute, & c'est ce qui m'afflige.
Même à vous en parler c'est là ce qui m'oblige.
Et mon respect pour vous a droit de l'exiger.
Oui, Madame; j'aurois voulu vous engager.
A lui représenter en véritable amie.
Le tort qu'elle se fait par son étourderie.

CI-

CIDALISE.

Dorante, vous prenez ſes fautes bien à cœur.
Les yeux de l'amitié n'ont point cette chaleur.
Quoi! la ſeule amitié ſi pure & ſi parfaite,
Peut-elle pour objet avoir une Coquette,
Dont le cœur orgueilleux & jamais attendri,
Ne peut pas même avoir un amant pour ami?
Dorante, prenez garde à ne vous pas méprendre,
Et craignez l'intérêt que vous ſemblez y prendre.

DORANTE.

Qui moi, de la Comteſſe eſclave mépriſé,
Vous croiriez?...

CIDALISE.

Mais cela me paroit plus aiſé
Que d'être ſon ami.

DORANTE.

Je penſe le contraire.
Si j'aimois, je voudrois, ſans être fait pour plaire,
Me flatter tout au moins, qu'un jour mes ſentimens
Pouroient me tenir lieu du défaut d'agrémens;
Auſſi loin de choiſir une beauté volage,
Qui mépriſe un amant en briguant ſon hommage,
Je ne voudrois aimer qu'un reſpectable objet,
Dont on ne fut jamais amoureux par projet,
Qui d'une paſſion eût l'ame ſuſceptible,
Crût pouvoir ſans danger voir un ami ſenſible,
Et que chacun des deux l'un par l'autre entrainé,
Fût ſoumis à l'amour ſans l'avoir ſoupçonné.

CIDALISE.

La façon de penſer eſt vraiment eſtimable.

DORANTE.

Oui, mais ſi l'on veut plaire, il faut être agréable.

CIDALISE.

La Comteſſe devroit ſentir votre amitié.

DORANTE.

A ſa légereté mon eſprit s'eſt plié;
Je voudrois cependant que ſagement guidée,
Elle eût du vrai bonheur une plus juſte idée.
Sa folle vanité l'engage à s'égarer.
Je ne ſçais pas comment on pourra réparer
Sa derniere imprudence.

CIDALISE.

Helas! on doit la plaindre.

DORANTE.

Elle s'oublie enfin, juſqu'à ſe faire peindre.

CIDALISE.

Juſqu'à ſe faire peindre! ah, que dites-vous là Monſieur?

DORANTE.

Ce n'eſt vraiment encor rien que cela.
Tous les jours un portrait ſe fait ſans nul myſtere,
Mais ſçavez-vous quel homme en eſt dépoſitaire?
Damis.

CIDALISE.

Ah!

DORANTE.

Le premier de tous nos étourdis.

Qui

Qui pour le divulguer va courir tout Paris,
Et ne ménageant rien dans tout ce qu'il raconte,
Tire un indigne honneur de ce qui fait sa honte.

CIDALISE.

La Comteſſe auroit dû mieux placer ſes amours,
Nous aimons malgré nous, mais nous devons toujours
Eclairer notre amour avec la raiſon même,
Montrer dans notre choix une prudence extrême,
Et ſçavoir ménager par un accord ſi doux,
La tendreſſe d'un ſeul & le reſpect de tous.
Sur la foi d'un amant lorſqu'une femme compte,
Le tems la met en droit de ſe rendre ſans honte,
Et le monde éclairé juge par le vainqueur,
S'il l'eſt par le caprice ou par le choix du cœur.

DORANTE.

Parlez-lui donc, Madame.

CIDALISE.

Oui, je puis le promettre.

DORANTE.

Qu'elle ſçache à quel point elle a pû ſe commettre.

CIDALISE.

Je compte lui parler ſans nul déguiſement ;

DORANTE.

Ce ſera l'obliger bien véritablement.

CIDALISE.

Et pour lui pouvoir mieux dire ce que je penſe,
Je veux lui demander un moment d'audience

DORANTE.

Vous me ferez, Madame, un plaisir infini.

CIDALISE.

C'est vous qui m'apprenez comme on doit être ami.

SCENE V.

DORANTE, seul.

LA Comtesse par-là se verra confonduë,
Je vais voir éclater tout son trouble à ma vuë;
Après quoi, pour jamais, je veux l'abandonner;
Oui, je me promets bien de n'y pas retourner.

SCENE VI.

CARMIN, DORANTE, sans l'appercevoir.

CARMIN.

AH, bon, le voilà seul, c'est l'instant favorable
Pour lui remettre en main ce portrait admirable.

DORANTE.

Je la flaterois trop en vivant sous sa loi.

CARMIN.

Vous aurez tout sujet d'être content de moi;
C'est ce portrait, Monsieur, où tout mon art éclate.

DORANTE.

Non, je ne veux jamais songer à cette ingrate.

Il sort.

SCE-

SCENE VII.

CARMIN, seul.

CEt homme me paroît ou bizarre ou distrait;
De cet évenement je suis très-inquiet;
Je ne m'attendois pas à pareille avanture,
Et c'est apparemment l'effet d'une rupture.
Elle arrive bientôt, moi seul en souffrirai;
J'ai fini la peinture, & je la garderai.
Horante est dans son tort; car rien dans ce visage
Ne présente les traits d'une femme volage.
Moi je trouve très-bon que l'on soit inconstant,
Mais je veux que l'on aime aussi plus d'un inconstant,
Mais je veux que l'on aime aussi plus d'un instant;
Et lorsqu'un homme veut faire peindre une femme,
Je veux qu'il ait du moins assez de force d'âme
Pour laisser achever le Peintre & le payer,
Il peut changer après de peur de s'ennuyer.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, CARMIN.

LA COMTESSE.

QUel est cet homme-là?

CARMIN.

Je vois quelqu'un paroître.

LA COMTESSE.

Je ne ſçais . . .

CARMIN.

J'ai l'honneur de vous bien reconnoître,
Vous ne m'avez pourtant jamais vû, que je croi.

LA COMTESSE.

C'eſt un extravagant.

CARMIN.

Ah, j'exerce un emploi
Où ſouvent la raiſon court riſque du naufrage;
Et ma ſurpriſe, à moi, c'eſt d'être encor ſi ſage.

LA COMTESSE.

C'eſt s'étonner de peu. Mais, pour tant hazarder,
Quel eſt votre métier?

CARMIN.

C'eſt de vous regarder.

LA COMTESSE.

Parlez plus clairement.

CARMIN.

Pour bannir l'artifice,
Je ſuis Peintre.

LA COMTESSE.

Ah, j'entends.

CARMIN.

Fort à votre ſervice.

LA COMTESSE.

Vous venez donc ici faire quelque portrait?

CAR-

CARMIN.

Je ſuis plus avancé, l'ouvrage eſt déja fait.

LA COMTESSE.

Et ne peut-on pas voir cet ouvrage admirable?

CARMIN.

Sur ce chapitre-là, je ſuis impénétrable.

LA COMTESSE.

A quoi bon ce ſecret?

CARMIN.

Madame, croyez-vous
Que je ſois aſſez ſot pour peindre des époux,
Des neveux, des enfans, des oncles & des peres?
Je ne m'amuſe point à toutes ces miſeres;
Tous ces originaux ſont brouillés, déſunis,
Avant que leurs portraits ſoient à moitié finis;
Et ces tableaux laiſſés, nous ſervent de tenture.
Je ne veux travailler jamais qu'en mignature.
Aucun Peintre ne peint plus promptement que moi;
Malgré cela, Madame, aſſez ſouvent je voi
Que l'on ſe brouille avant la fin de mon ouvrage;
On ne voit plus d'amours dignes du premier âge;
Le portrait le plus cher, bientôt placé par rang,
D'un portrait de famille a l'air au bout d'un an.

LA COMTESSE.

Je ne puis ſoupçonner qui vous avez pû peindre
Ici ſur ce pied-là?

CARMIN.

J'ai le ſecret de feindre:

Oui, j'attrape un visage avec précision,
Et je le peins souvent sans sa permission.

LA COMTESSE.

Je vous crois fort sçavant, mais cela ne peut être.

CARMIN.

Vous êtes, malgré vous, dans ce cas-là peut-être.

LA COMTESSE.

Qui, vous, vous m'auriez peinte?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que je l'aye sçû?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Sans que l'on vous ait seulement apperçû?

CARMIN.

Oui.

LA COMTESSE.

Pour rendre la chose encore plus plaisante,
Je voudrois que ce fût par l'ordre de Dorante.

CARMIN.

Ah, vous connoissez donc ce Dorante?

LA COMTESSE.

Beaucoup.

CARMIN.

L'évenement n'est pas malheureux pour le coup.

Par-

Parlez sans déguiser, est-ce un bien honnête homme?

LA COMTESSE.

C'est par sa probité surtout qu'on le renomme.

CARMIN.

Vous me comblez de joie: & vous répondriez
De son exactitude envers ses créanciers?

LA COMTESSE.

Peut-on sçavoir pourquoi cela vous inquiette?

CARMIN.

J'ai droit de reclamer une petite dette,
Et je serois fâché de lui faire un procès.

LA COMTESSE.

Sur quoi donc?

CARMIN.

Ce Dorante amoureux à l'excès,
Pour charmer les transports dont son âme est épriſe,
Aujourd'hui m'a fait peindre. . . .

LA COMTESSE.

Et qui donc?

CARMIN.

Cidaliſe.

LA COMTESSE.

Cidaliſe? . . .

CARMIN.

Elle-même,

LA

LA COMTESSE.

Ah que me dites-vous?

CARMIN, *montrant le portrait.*

Voilà la preuve.

LA COMTESSE, *à part.*

Rien n'égale mon courroux.

CARMIN.

Me payer, vous feroit beaucoup d'honneur, Madame;
Cela s'appelleroit un trait de grandeur d'âme.

LA COMTESSE.

C'eſt elle aſſûrément.

CARMIN.

Ce portrait m'eſt reſté;
Et vous m'obligeriez beaucoup en vérité,
Si vous vouliez bien. . . .

LA COMTESSE.

Oui, je veux bien en répondre;
Donnez-moi ce portrait. (*à part*) Je prétends les confondre.
(*Haut.*) Dix Louis, eſt-ce aſſez?

CARMIN.

Oui, c'eſt ce que je prends.

LA COMTESSE.

Ne revenez donc plus.

CARMIN.

De bon cœur j'y conſens.
Vous voulez bien payer les dettes de Dorante;
Oh, c'eſt un procédé d'amitié qui m'enchante.

SCE-

SCENE IX.

LA COMTESSE, seule.

NOn, je ne reviens point de mon étonnement;
Dorante paroissoit m'aimer éperdument.
Ce n'est point mon orgueil qui me l'a fait accroire,
Tout le monde m'a fait remarquer ma victoire,
Et Cidalise, seule, est l'objet de ses vœux:
Il n'a feint de m'aimer que pour cacher ses feux.
Je ne regrette point sa conquête échappée;
Mais je trouve honteux d'avoir été trompée.
Il est cependant sûr qu'ils sont brouillés tous deux,
Le portrait en fait foi, le fait n'est pas douteux,
Cidalise a, dit-on, un secret à m'apprendre;
A sa priére seule ici je viens l'attendre;
Je voudrois qu'elle vint me parler franchement,
Afin de me charger du raccommodement.

SCENE X.

CIDALISE, LA COMTESSE.

CIDALISE.

COmtesse, le sujet qui près de vous m'ameine,
De mon attachement va vous rendre certaine;
Vous verrez que je n'ai rien de caché pour vous.

LA

LA COMTESSE.

Juſtement,

CIDALISE.

La franchiſe a des charmes ſi doux!

LA COMTESSE.

Oui, c'eſt de l'amitié la preuve la plus sûre.

CIDALISE.

Le penſez-vous bien?

LA COMTESSE.

Oui.

CIDALISE.

Ce diſcours me raſſûre,
Je n'oſois, qu'en tremblant, vous épancher mon cœur.

LA COMTESSE.

Je croyois inſpirer un peu moins de frayeur;
Pour me déclarer tout, armez-vous de courage.

CIDALISE.

Vous connoiſſez, je crois, le motif qui m'engage:
Vous ſçavez bien qu'il faut, lorſqu'on a des attraits,
De la maligne envie écarter tous les traits;
Pouvoir juſtifier la moindre circonſtance,
Et ſçavoir au plaiſir donner de la décence.

LA COMTESSE.

J'approuve en tous les points cette façon d'agir:
Quelquefois on peut bien aimer ſans en rougir;
Une foibleſſe fait la honte d'une femme,
Mais le ſentiment fait l'éloge de ſon ame.

CIDALISE.

Sans doute : l'on ne peut s'affranchir de l'amour ;
On le brave longtems, on s'y soumet un jour.
Souvent avec nos goûts la vertu s'accommode ;
Mais on doit sur-tout fuir tout amant à la mode,
Dont l'amour imprudent, sans être délicat,
Entraîne toujours moins de plaisir que d'éclat.

LA COMTESSE.

Que vous développez votre âme avec adresse !
Vous sçavez vous y prendre avec tant de finesse,
Que sans vous déclarer on peut vous deviner.

CIDALISE.

Mais c'est à quoi j'ai crû devoir vous amener :
Oui, le choix de l'amant, ou perd, ou justifie.
On sçait que le malheur de la jeune Emilie,
Est d'avoir pour Erafte un penchant peu réglé
Au contraire, l'on a du respect pour Eglé ;
Son mari ne veut pas vivre mal avec elle,
Parce qu'il sçait qu'elle est prudemment infidelle.

LA COMTESSE.

Notre prochain, je crois, se passeroit fort bien
D'être pour quelque chose en tout cet entretien.

CIDALISE.

Cela ne peut jamais tirer à conséquence,
Et vous en sentez mieux le prix de la prudence.

LA COMTESSE.

Pourquoi mettre tant d'art à me dire un secret ?

CIDALISE.

Vous pouriez . . .

LA COMTESSE.

Je ſçais bien qu'il s'agit d'un portrait.

CIDALISE.

Ah! qu'en me prévenant vous me tirez de peine!

LA COMTESSE.

Oui, votre modeſtie alloit en perdre haleine.

CIDALISE.

Cet éclairciſſement m'embaraſſoit très-fort.

LA COMTESSE.

J'ai vû qu'il vous falloit épargner cet effort.

CIDALISE.

Puiſque vous me parlez avec tant de franchiſe,
Comteſſe, il n'eſt plus tems qu'avec vous je déguiſe.

LA COMTESSE.

Sans doute; vous pouvez me parler librement:
Et. . . Doraiite. . .

CIDALISE.

A pour vous un grand attachement.

LA COMTESSE.

Eh bien, en vérité, je vous trouve eſtimable,
D'en faire les honneurs.

CIDALISE.

Il eſt très-véritable,
Que nous avons tous deux eu le cœur pénétré,
De voir votre portrait imprudemment livré.

LA COMTESSE.

Mon portrait? . . .

CIDALISE.

Oui, vraiment.

LA COMTESSE.

Pour moi votre tendreſſe,
De vous en aſſurer devoit avoir l'adreſſe.

CIDALISE.

Ah ! pour mon amitié rien n'eût été ſi doux,
Mais je ne l'ai pas pû.

LA COMTESSE.

J'ai donc mieux fait que vous,
Il vient de m'arriver la pareille avanture,
Le hazard m'a montré certaine mignature,
Et je m'en ſuis ſaiſie.

CIDALISE.

Ah, vous avez bien fait,

LA COMTESSE.

Mais auſſi mon eſprit eſt-il bien ſatisfait.

CIDALISE.

Sçaurai-je ? . . .

LA COMTESSE.

Je voudrois le cacher à tout autre ;

CIDALISE.

J'y ſuis ſenſible, enfin ce portrait ? . . .

LA COMTESSE.

C'eſt le vôtre.

CIDALISE.

Le mien ? . . .

LA COMTESSE.

En doutez-vous ? . . .

CIDALISE.

Que vois-je ! . . .

LA COMTESSE.

Cependant,
Vous comptiez avoir fait un choix sage & prudent.

SCENE XI.

DORANTE, CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE.

DORANTE, *à Cidalise.*

EH bien, de vos conseils sent-elle l'avantage?

CIDALISE, *à Clitandre.*

Ah! faites-moi raison du plus sanglant outrage
Clitandre, dites-moi, quel est votre projet,
Et pourquoi sans aveu vous avez mon portrait?

CLITANDRE.

Comment, moi Madame?

CIDALISE.

Oui, vous avez tort de feindre,
Car vous seul, en un mot, vous m'avez pû faire peindre.

Elle sort.

SCE-

SCENE XII.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE, LISETTE, qui survient.

LA COMTESSE.

DOrante, il faut vous dire avant de vous quitter,
Qu'en employant un Peintre, il faut le contenter.

DORANTE.

Une telle avanture eſt tout au plus étrange.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Il faut qu'aſſurément le Peintre ait pris le change;
Comment de Cidaliſe appaiſer le courroux?

LISETTE, *apportant une lettre à Dorante.*

Cette lettre, Monſieur, eſt adreſſée à vous,
Elle preſſe, dit-on.

LA COMTESSE.

Si c'eſt de votre tante,
Liſez-la promptement, elle eſt intéreſſante.

DORANTE *lit.*

„ Enfin, je me ſuis donnée tant de mouve-
„ mens, que pour vingt mille écus, j'ai obtenu
„ pour vous le Régiment en queſtion. Vous
„ aviez un nombre prodigieux de Concurrens,
„ je vous avertis que vous n'avez pas de tems
„ à perdre, car ſi l'argent n'eſt pas porté ce ſoir
„ chez

„ chez vôtre Notaire, ce ſera le petit Cléon,
„ qui au lieu de vous aura le Brevet. „
Ah, l'affaire eſt manquée, & je n'y penſe plus,
Je ne pourrai jamais trouver vingt mille écus;
Des terres en un ſoir ne peuvent pas ſe vendre,
Enfin, à réuſſir je ne dois plus prétendre.

LA COMTESSE.

Il faut. . .

DORANTE.

Une autre affaire agite mon eſprit
Madame, contre moi n'ayez aucun dépit.

LA COMTESSE.

Mais? . . .

DORANTE.

Puiſque du portrait vous ſçavez l'avanture,
Croyez que c'eſt l'effet de l'ardeur la plus pure.

CLITANDRE, *à Dorante.*

Taiſez-vous.

LA COMTESSE.

Son excuſe augmente ma fureur.

CLIDANDRE, *à Dorante.*

Le Peintre s'eſt mépris, laiſſez-lui ſon erreur.

DORANTE.

Je n'ai point prétendu vous faire aucune offenſe.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur. . .

CLITANDRE.

Le tems preſſe, & dans la circonſtance. . .

DORANTE.

L'amour. . .

CLI-

CLITANDRE.

Eh finiſſons des diſcours ſuperflus,
Et de tous les côtés cherchons vingt mille écus.

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LA COMTESSE.

Sans doute ils les pouront trouver chez Cidaliſe.

LISETTE.

Il ne l'a pas fait peindre, & c'eſt une mépriſe.

LA COMTESSE.

C'eſt une mépriſe?

LISETTE.

Oui, je garantis le fait,
Et je ſçais qu'il vouloit avoir votre portrait.

LA COMTESSE.

Tu le ſçais?

LISETTE.

Oui, vraiment, j'en ſuis sûre, vous dis-je.

LA COMTESSE.

Son embarras, Liſette, & m'attriſte & m'afflige,
Il manque ſa fortune en ceſſant de ſervir,
Ses amis dans ce cas devroient ſe réünir;
Oui, je trouve pour lui la circonſtance affreuſe,
Ah! ſi je l'en tirois que je ſerois heureuſe!

LISETTE.

Oui, mais votre dépense excéde votre bien,

LA COMTESSE.

Le désir d'obliger en fournit le moyen.
Et j'en imagine un ; l'amitié m'autorise :
On en penseroit mal venant de Cidalise,
Dans ses bienfaits l'amour se mettroit de moitié,
Mais il ne peut devoir les miens qu'à l'amitié.

LISETTE, *en s'en allant.*

Ce titre d'amitié n'est souvent qu'une ruse,
Que l'amour met en œuvre & dont l'orgueil abuse.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CIDALISE, seule.

LE peintre s'est mépris, je n'en puis pas douter,
Clitandre dans l'instant vient de me l'attester.
Se peut-il que Dorante à ce point-là s'abuse ?
Pour un homme sensé la faute est sans excuse.
Mais, que dis-je? peut-on commander à son cœur?
Qu'un objet nous déplaise, on s'arme de rigueur;
Et l'esprit abusé rapporte à la prudence

Un refus qui ne vient que de l'indifférence.
Qu'un autre ait le secret d'être aimable à nos yeux,
C'est celui que jamais on ne croit dangereux ;
On se trompe soi-même, on l'écoute, on l'attire ;
On ne s'apperçoit pas du poison qu'on respire.
L'amour offre ses traits pour ceux de l'amitié,
Et trop souvent l'on est avec lui de moitié.
Clitandre, en m'excédant du récit de sa flâme,
S'est fermé pour toujours tout accès dans mon âme.
Par sa raison, Dorante a charmé ma vertu ;
Il a surpris mon cœur, qui n'a point combattu,
Je me sçavois bon gré d'estimer sa sagesse ;
Et cette estime, hélas ! commençoit ma foiblesse.

SCENE II.

DORANTE, CIDALISE.

DORANTE.

MAdame, vous voyez un homme au désespoir ;
L'excès de ma douleur ne se peut concevoir :
J'ai couru vainement les Banquiers, les Notaires,
Même les gens de qui les âmes mercénaires
D'une richesse infâme estimant le bonheur,
Livrent sur intérêt & l'argent & l'honneur ;
Aucun ne m'a fourni la somme nécessaire.
Il n'en faut pas douter, j'ai manqué mon affaire.

Je ne puis plus servir ; & mon chagrin est vil
D'être toute ma vie un citoyen oisif ;
De n'avoir à choisir que le rôle incommode,
De politique aride, ou de fat à la mode ;
D'être un poids au public, & l'accabler sans fin
De l'ennui de moi-même ou d'un murmure vain.

CIDALISE.

Jamais vous ne ferez dans cette alternative,
Et de votre chagrin la peinture est trop vive ;
Un homme dont le cœur est égal à l'esprit,
A toujours du public l'estime & le crédit,
Je ne sçais que les sots qui soient nuls dans le monde ;
C'est cette espece-là qu'il faut que chacun fronde,
Ils ont en pure perte & leur place & leur bien.
Qu'on voit de gens titrés qui pourtant ne sont rien !

DORANTE.

Ce sont eux cependant pour lesquels on s'empresse.
Et je l'ai remarqué souvent chez la Comtesse ;
Lorsqu'un homme peut-être étourdi par état,
Et lorsqu'il peut avoir une affaire d'éclat ;
Tout le monde lui fait, sans sentir de scrupules,
Autant de complimens qu'il a de ridicules ;
A les entretenir chacun semble appliqué,
Et l'homme de mérite à peine est remarqué.
Ma franchise m'expose à d'éternelles guerres ;
Aussi je me retire, & vais vivre en mes terres.

CIDALISE.

Mais attendez encor.

DO-

DORANTE.

Non, le deſſein eſt pris;
Mais de votre amitié, comme je ſens le prix,
Du moins je vous prierai quelquefois de m'écrire.

CIDALISE.

Volontiers,

DORANTE.

Et ſurtout ayez ſoin de m'inſtruire
De quel œil la Comteſſe aura vû mon départ.

CIDALISE.

Elle y prendra, je crois, une aſſez foible part.

DORANTE.

Oh, ſans doute. En jugeant pourtant ſur l'apparence,
Elle devroit un peu regretter mon abſence.

CIDALISE.

Vous étiez ſon ami.

DORANTE.

J'ai quelquefois penſé
Qu'il ſeroit bien cruel pour un homme ſenſé,
D'aimer avec foibleſſe une pareille femme.

CIDALISE.

Oui,

DORANTE.

De quels traits affreux elle perceroit l'âme,
Par ſa coquetterie & ſa légéreté!
C'eſt un bonheur pour moi, trés-grand en vérité,
D'avoir pû demeurer inſenſible auprès d'elle.

CIDALISE.

C'est être heureux;

DORANTE.

J'aurois une peine cruelle
A m'en séparer, mais je ne redoute rien,
Je pars, j'ai le cœur libre, & m'en applaudis bien.

CIDALISE.

Eh bien, j'ai crû longtems que d'une ardeur secrete.

DORANTE.

Non vraiment; c'est vous seule ici que je regrette.
Votre esprit sérieux s'accommodoit au mien;
J'estimois votre cœur, j'aimois votre entretien;
Mais nous pourons toujours être en correspondance:
L'amitié sur l'amour a cette préférence;
Elle ne prend jamais ce vol impétueux,
Cet essor de l'amour vif & tumultueux;
Ce n'est point un éclair de qui les traits de flammes
Répandent le désordre & l'espoir dans nos âmes.
Qui fait par son yvresse oublier les vertus,
Dont les fers sont brisés dès qu'ils ne blessent plus;
L'amitié nous unit par un nœud plus aimable,
Rien n'en peut altérer la source respectable,
Nous voyons tous les jours ses liens pleins d'attraits
S'étendre, se prêter sans se rompre jamais,

Et

Et des tems & des lieux rapprocher la distance,
Par les bienfaits, l'estime & la reconnoissance.

CIDALISE.

Ah, ce n'est plus ainsi que l'on aime à présent,
Sur le choix des amis on est plus complaisant ;
J'ai souvent observé qu'en ce tems détestable,
L'amitié n'est qu'un nom qui cache un cœur coupable ;
De la société c'est un lien trompeur,
Que forme le hazard sans l'aveu de l'honneur,
Qu'entretient le plaisir, que la licence anime,
Qui pése plus souvent l'intérêt que l'estime,
Et dont l'intérieur frivole ou criminel,
N'a jamais d'autre objet que son bien personnel.

DORANTE.

C'est sans regret aussi que je quitte le monde :
Je vais passer mes jours dans une paix profonde,
Chérir ma solitude ; & pour mieux m'y lier,
En arrivant chez moi je veux me marier.

CIDALISE.

Qui vous ?

DORANTE.

Oui. La Comtesse en sera bien surprise !
C'est sur cela qu'il faut m'écrire avec franchise,
Me circonstancier l'impression, l'effet,
Que sur elle, à vos yeux, la nouvelle aura fait.

CIDALISE.

Dorante, pourquoi tant vous inquiéter d'elle ?

DORANTE.

La chose me paroît & simple & naturelle,
C'est

C'eſt un pur mouvement de curioſité.

CIDALISE.

C'eſt par d'autres que moi qu'il ſera contenté ;
Paris depuis longtems me déplaît & m'ennuye,
Je veux m'en éloigner le reſte de ma vie.

DORANTE.

Vous ?

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

De ce parti je devine l'objet,
Le cœur plus que l'eſprit a part à ce projet.

CIDALISE.

Coment donc, malgré moi vous ai-je fait entendre ? . . .

DORANTE.

Mais oui, je ſçai fort bien que vous aimez Clitandre.

CIDALISE.

C'eſt de mes ſentimens être mal informé.

DORANTE.

Je ſuis sûr qu'il vous aime, & votre cœur charmé. . . .

CIDALISE.

Monſieur, vous vous trompez très-fort, je vous l'aſſure.

DORANTE.

Mais vous aimez quelqu'un, & je le conjecture
Sur ce que vous avez ſenti quelque frayeur,
De m'avoir malgré vous, découvert votre cœur.

CI-

CIDALISE.

Dorante, un tel secret ne vous toucheroit guere.

DORANTE.

Non! je voudrois sçavoir quel homme peut vous plaire?

CIDALISE.

Et vous, de quel objet allez vous être époux?

DORANTE.

Je n'en sçais rien encor.

CIDALISE.

Ah, m'en répondez-vous?

DORANTE.

Oui. Je veux seulement un parti convenable,
Une fille assez riche, & surtout raisonnable;
Qui ne soit point coquette, & puisse sans effroi
Vivre tranquillement dans ma terre avec moi.
En connoissez-vous une?

CIDALISE.

Oui.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à dire;
Sur votre caution, je suis prêt d'y souscrire.

CIDALISE.

Pour m'engager, Dorante, à parler franchement,
Vous devez m'en montrer l'exemple en ce moment;
Je demande un aveu, c'est de votre foiblesse.

DORANTE.

Quoi?

CIDALISE.

Vous avez senti du goût pour la Comtesse;
Vous l'aimez même encore.

DORANTE.

Et quand je l'aimerois,
Ce seroit un penchant que je réprimerois;
Jamais à la campagne elle ne voudroit vivre.

CIDALISE.

Mais enfin, supposé qu'elle voulût vous suivre?

DORANTE.

En ce cas. . . Mais, Madame, elle y mourroit d'ennui.

CIDALISE.

Ah, vous l'aimez!

DORANTE.

Je vais l'oublier aujourd'hui.

CIDALISE.

Tantôt c'est son portrait, non le mien. . .

DORANME.

Ah! Madame,
Ne parlez point d'un trait qui me pénetre l'âme.
C'étoit une mépriſe alors; oui, j'en conviens;
Ce n'en seroit pas une à préſent.

CIDALISE.

Le moyen
De compter détacher un cœur tel que le vôtre.

DORANTE.

Madame, ſi l'hymen nous lioit l'un à l'autre;
Sans

Sans sentir, il est vrai, cet amour effréné,
Mon estime pour vous me rendroit fortuné.
Hélas! que n'êtes-vous cette beauté prudente
Dont vous parliez tantôt!

CIDALISE.

Si c'étoit moi, Dorante?

DORANTE.

Ah! si vous consentiez à me donner la main?

CIDALISE.

Si j'y consens? . . .

DORANTE.

Il faut nous marier demain.
La Comtesse, en sçachant que vous serez ma femme,
En aura, j'en suis sûr, le désespoir dans l'âme.

CIDALISE.

La Comtesse toujours occupe votre esprit.

DORANTE.

Je me fais un plaisir secret de son dépit.

CIDALISE.

Moi, je crois qu'il faudroit cacher ce mariage,
Et ne le déclarer qu'après notre voyage.

DORANTE.

Eh bien, vous le voulez? je promets le secret.

SCENE III.

DAMIS, qui écoutoit, se montre. CIDALISE, DORANTE.

DAMIS.

IL sera bien gardé ; car je suis très-discret,
Et j'ai tout entendu.

CIDALISE.

Qu'avons-nous fait, Dorante?

DAMIS.

Vous ne trouverez pas mauvais que j'en plaisante ;
La Comtesse surtout n'en rira pas trop mal.
C'est prendre aussi trop tôt le ton provincial,
Que de se marier dès le premier quart d'heure ;
Un pareil ridicule est très-grand, & demeure.

CIDALISE.

Monsieur, on vous permet d'en répandre le bruit :
De cet heureux hazard retirez tout le fruit ;
Tâchez de nous donner un ridicule extrême,
Je vais dans tout Paris le publier moi-même.

DORANTE.

Il n'en parlera pas tout du moins au palais.

CIDALISE.

Eh par quelle raison ?

DORANTE.

C'est qu'il n'y va jamais.

DAMIS.

Il veut me plaisanter, je crois.

DORANTE.

Oh, je n'ai garde;
Vous avez trop d'esprit pour que je m'y hazarde.
Nous, Madame, sortons pour avancer l'instant
Qui doit me procurer un bonheur si constant.

SCENE IV.

DAMIS, seul.

AH, j'en rirai long-tems, la chose est trop comique,
Pour ces histoires-là, je suis un homme unique!
Mais en rire tout seul n'est rire qu'à demi.
Pour moi je ne connois le besoin d'un Ami,
Que pour s'entretenir des sottises du monde,
C'est toujours sur ce point que l'amitié se fonde.
Lisette?

SCENE V.

LISETTE, DAMIS.

LISETTE.

EH bien?

DAMIS.

Est-elle à son appartement?

LISETTE.

Oui, de mauvaise humeur,

DAMIS.

J'y vais dans le moment.

LISETTE.

Vous prendriez, Monsieur, une inutile peine.
Elle rentre, elle sort, s'arrête & se promene;
Son esprit inquiet peut la conduire ici.

SCENE VI.

DAMIS, LA COMTESSE, LISETTE.

DAMIS.

Je la vois; son chagrin va bien être adouci,
Comtesse, malgré vous je vais vous faire rire:
L'avanture est unique, & je viens vous la dire.

LA COMTESSE.

Eh bien quel est ce fait si rare & si plaisant?

DAMIS.

C'est vraiment un récit tout au plus amusant,
D'un évenement . . . mais vous le sçavez peut-être?
Ce n'est point aux dépens de quelque Petit-Maître,
Qu'on va vous faire rire; oh vraiment nos Acteurs
Sont

Sont gens graves, sensés. J'aime à voir ces Docteurs
Faire quelque sottise avec un air capable.

LA COMTESSE.

Mais quel est donc ce fait?

DAMIS.

Le fait est incroyable
Dorante, ha, ha . . .

LA COMTESSE.

Comment?

DAMIS.

Ah, j'en mourrai, je croi,
Et quand vous le sçaurez vous rirez comme moi:
Dorante va passer sa vie à la campagne,
Et ce pauvre homme . . .

LA COMTESSE.

Eh bien?

DAMIS.

Emmeine une compagne,

LA COMTESSE.

Une compagne! & qui?

DAMIS.

Son choix est merveilleux;
Et Cidalise en est l'objet très-sérieux.
Je viens, dans cet instant, de les trouver ensemble,

Demain, il eſt très-sûr que l'Hymen les aſſemble,
Et qu'après pour toujours ils ſortent de Paris.
L'avanture eſt plaiſante au moins ? . . . Votre air ſurpris,
M'annonce tous les traits d'une fine ſatyre,
Oh, j'étois bien certain que je vous ferois rire :
Je vais faire venir des inſtrumens chez vous,
Et nous irons tous deux chez ces nouveaux époux,
Faire jouer gayement un petit air de noce,
Lorſqu'ils ſeront tout prêts de monter en caroſſe.

Il ſort.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

MAdame, vous avez bien contenu vos ris,
Et . . .

LA COMTESSE.

Parlez-moi Liſette, où donc avez vous pris,
Tantôt que ce portrait étoit une mépriſe?
Qu'on m'avoit voulu peindre au lieu de Cidaliſe?

LISETTE.

Je m'en croyois certaine.

LA COMTESSE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Mais, cela devoit être. On ne ſçait ce que c'eſt
Que ces gens ſérieux? ah! j'en ſuis ſi choquée;
Et, Madame, je crois, en eſt auſſi piquée?

LA COMTESSE.

Tout ce qui me fait peine en cette affaire-ci,
C'eſt devoir que Dorante eſt un perfide ami;
Car enfin, il ne peut ignorer que Clitandre
Aime fort Cidaliſe, & ne doit pas s'attendre
A trouver un rival en lui: mais le voilà;
Sçachons s'il eſt inſtruit de cette hiſtoire-là.

SCENE VIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, LISETTE.

CLITANDRE.

MAdame, auprès de vous j'ai crû trouver Dorante;
Je me vois ſur le point de remplir ſon attente;
De tous ſes embarras je vais le dégager,
Et j'aurai le plaiſir enfin de l'obliger.
J'ai trouvé par bonheur la ſomme qu'on demande;
Je ne ſentis jamais une joie auſſi grande.
Vous repréſentez vous mon bonheur tout entier?
Des ſervices qu'on rend on jouit le premier.

LA COMTESSE.

Que vous êtes, Clitandre, un ami respectable;
Je doute que le siécle en fourniſſe un ſemblable.
Dorante, vous ſçavez, ſe marie aujourd'hui;
Il vous en a fait part ſans doute ?

CLITANDRE.

Dorante ?

LA COMTESSE.

Oui,
Cidaliſe l'épouſe & la choſe eſt publique.

CLITANDRE.

Cidaliſe ?

LA COMTESSE.

On conçoit que ce trait là vous pique.

CLITANDRE.

Piqué? Dorante & moi nous ſommes trop amis
Pour vouloir nous brouiller jamais à pareil prix;
L'amitié ne prend point garde à la minutie;
Je crois même qu'il faut que je le remercie.

LA COMTESSE.

Le remercier ?

CLITANDRE.

Oui.

LA COMTESSE.

Mais vous n'y penſez pas.

CLITANDRE.

Ce mariage-là me tire d'embarras;

Car

Car en un mot, j'avois du goût pour Clitandre,
Qui sans doute de moi n'étoit pas fort épriſe:
Malgré cela, peut-être, elle eût pû m'épouſer,
Et nous aurions fini par nous tyraniſer;
Dorante cependant me ſauve cette peine,
Je dois lui rendre grace; oui, la choſe eſt certaine;
Je vais moins le chercher pour vanter mon bienfait,
Que pour me réjouir du plaiſir qu'il m'a fait.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LISETTE.

LISETTE.

SUr Clitandre, à préſent vous voilà ſans ſcrupule.

LA COMTESSE.

Liſette, laiſſez-moi, vous êtes ridicule,
Et vous prenez plaiſir à m'impatienter.

LISETTE.

Mais . . .

LA COMTESSE.

Oui, vous vous plaiſez à me perſécuter.

LISETTE.

Convenez franchement que vous êtes touchée
De voir . . .

LA COMTESSE.

Où prenez-vous, moi que je ſuis fâchée?

Mon esprit n'est-il pas dans la tranquillité?

LISETTE.

Tranquille ; sans langueur.

LA COMTESSE.

Lisette, en vérité
Vous me poussez à bout, & je suis trop facile
Sortez.

LISETTE.

Oui, je vous laisse en cet état tranquille.

LA COMTESSE.

Ah ! si je m'en croyois... Lisette, écoutez-moi ;
Allez chercher Dorante.

LISETTE.

Et dirai-je pourquoi ?

LA COMTESSE.

Dites-lui seulement que je l'attends, qu'il vienne ;
Mais faut-il votre aveu pour que je l'entretienne ?
Suivez mes volontez, & ne répliquez pas.

SCENE X.

LA COMTESSE, seule.

JE crains de pénétrer, d'où vient mon embarras,
O ciel ! se pourroit-il que j'aimasse Dorante ?
Moi

Moi qui plaçois ma gloire à vivre indépendante,
Il ne ſçait pas encor ce que j'ai fait pour lui.
A-t-il eu près de moi l'amour pour ſon appui ?
Non, non, c'eſt l'amitié que j'avois ſeule en vûe.
L'amitié ? Mais hélas ! m'étoit-elle connue ?
Une Coquette (il faut l'avoüer ſans détour)
Ne connoît l'amitié qu'en connoiſſant l'amour.
Il vient, cachons-lui bien le trouble de mon ame.

SCENE XI.

DORANTE, LA COMTESSE.

DORANTE.

ON dit que vous voulez m'entretenir, Madame ?

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur. Je voulois ſçavoir en ce moment,
Ce que vous avez fait pour votre Régiment.

DORANTE.

Moi ? je n'y penſe plus.

LA COMTESSE.

Votre raiſon s'oublie ;
Mais vous vous mariez, à ce que l'on publie ?
Vous pouviez, ce me ſemble attendre un peu plus tard.

DORANTE.

Madame, je venois pour vous en faire part.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah ! juste Ciel ! il m'oſe avouer ſa foibleſſe.

DORANTE.

L'affaire eſt convenable & n'a rien qui vous bleſſe.

LA COMTESSE.

Oh, non certainement, Monſieur, & votre choix
Eſt ſi beau ! ſi ſenſé ! que j'y donne ma voix.

DORANTE.

Eh bien, je ſuis flatté d'avoir votre ſuffrage,
Je craignois de vous voir blâmer ce mariage.

LA COMTESSE.

Moi, Monſieur ? Cidaliſe a l'eſprit ſi bien fait !

DORANTE.

Sçavez-vous bien ? qu'elle eſt eſtimable en effet.

LA COMTESSE.

Sa ſageſſe eſt ſurtout ſi douce, ſi traitable,
Quand on la connoît bien elle eſt vraiment aimable.

LA COMTESSE.

Il faut, en vérité, qu'il ait perdu l'eſprit.

DORANTE.

Que dites-vous ?

LA COMTESSE.

Comment lui cacher mon dépit ?

DORANTE.

Vous la verrez ſouvent, c'eſt votre intime amie

LA COMTESSE, *à part.*

Sans doute; ah! c'eſt trop loin pouſſer la raillerie.

DORANTE.

Son eſprit, j'en conviens, n'eſt pas des plus brillans,
Elle n'eſt pas fertile en traits vifs & ſaillans,
Mais un mari n'a pas grand beſoin que ſa femme,
Se diſtingue dans l'art de dire une épigramme.
Dès que l'on a pour but le lien conjugal,
Je crois que la raiſon eſt le point capital;
Car on eſt malheureux de prendre une Coquette,
Dont l'eſprit n'eſt jamais qu'un meuble de toilette,
Qui quand vous lui parlez répond à ſon miroir,
Dont la derniere mode eſt l'unique ſçavoir.
Le mari le plus doux & le plus raiſonnable,
Eſt toujours à ſes yeux un homme inſoutenable,
Qui n'a dans ſa maiſon d'autre charge en effet;
Que d'approuver tout haut ce qu'il blâme en ſecret.

LA COMTESSE.

Oui, ſans doute avec elle une époux eſt à plaindre;
Mais je crois cependant qu'on doit encor plus craindre,
Ces femmes dont l'eſprit plein de fiel & d'aigreur,
S'enveloppe toujours des voiles de l'humeur,
Qui ne veulent d'Amis que pour pouvoir médire,
Neprennent un mari qu'afin de contredire,
Penſent que le tribut qu'on doit à la raiſon,
Conſiſte ſeulement à prononcer ſon nom,
Qui prétendent borner le don de la ſageſſe,
Moins à la pratiquer qu'à voir ce qui la bleſſe,
Et qui voyant le mal ſans s'attacher au bien,

Croyez

Croyent que la vertu n'eſt que dans le maintien.

DORANTE.

Entre tous ces dangers il eſt vrai qu'on balance,
On noſe à l'un des deux donner la préférence,
Sans doute ces excès ſont tout-à-fait fâcheux,
Mais la Coquetterie eſt plus fauſſe à mes yeux.

LA COMTESSE.

Lorſqu'une femme eſt née avec ce caractére,
Quand la Coquetterie eſt ſon unique affaire,
Son orgueil lui tient lieu d'un ami, d'un amant,
Elle doit avec ſoin fuir tout engagement,
Même à le publier ſa probitié l'oblige.

DORANTE.

Je ſuis de votre avis, la bonne foi l'exige.
Vous en avez donné l'exemple à mon égard.

LA COMTESSE.

Qui, moi, Monſieur.

DORANTE.

Sans doute, & c'eſt un grand hazard
Que mon courage ait pû prendre aſſez ſur moi-même
Pour étouffer un feu? . . .

LA COMTESSE.

Ma ſurpriſe eſt extrême
Qui vous? . . .

DORANTE.

Oui, j'ai pû l'heure où j'allois m'embarquer,

Si

Si je n'eusse senti que c'étoit trop risquer.
Que vous m'eussiez raillé pendant toute ma vie,
En honneur j'étois prêt d'aimer à la folie.

LA COMTESSE.

Moi vous railler?

DORANTE.

Allons avouez franchement
Que c'eût été pour vous un grand amusement.
Je ne vous blâme point, vous êtes trop heureuse,
De pouvoir conserver cette paix précieuse,
De lancer tous les traits de l'amour contre nous,
Sans craindre qu'aucun d'eux s'osé adresser à vous.

LA COMTESSE.

Comment cachez mon trouble?

DORANTE.

Oui, votre ame contente,
Parmi tous ces captifs demeure indépendante.
D'un coup d'œil attirant vous produisez l'espoir,
Vous caressez l'amour en bravant son pouvoir.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! je croi qu'il insulte au trouble de mon ame!

DORANTE.

Vous riez en secret, convenez-en, Madame,
Des transports, de plaisir que présente à mon cœur
Un hymen dont l'amour entretiendra l'ardeur.
Vous ne concevez pas & le charme & l'yvresse

De

De deux époux qu'anime une égale tendresse,
Dont les cœurs confondus sans fard & sans détour,
Voyent comme étranger ce qui n'est point amour.
Mais quel trouble soudain change votre visage ?
C'est peut-être l'ennui d'un si fade langage ?
Je brise un entretien pour vous si peu flatteur,
Excusez un Amant trop plein de son bonheur.

LA COMTESSE.

Monsieur, je vous l'avouë, un tel discours m'excéde,
Je mépriſe beaucoup l'amour qui vous poſſéde,
Et vous défends ſurtout de revenir ici.

DORANTE.

Ciel! qu'entens-je ; qui moi, votre meilleur ami ?

LA COMTESSE.

Ah, mon ami, Monsieur, est celui qui m'amuſe.

DORANTE.

Lorſque l'on penſe ainſi jamais on ne s'abuſe ;
Moi qui ſuis sérieux, je pars ſans nul eſpoir
De devenir un jour digne de vous revoir.

Il s'éloigne

LA COMTESSE.

Quoi! faut-il à ce point que ſon départ m'afflige!
Dorante?

DORANTE.

Je vous quitte.

LA

LA COMTESSE.

Ah, revenez, vous dis-je.

DORANTE.

J'obéis.

LA COMTESSE.

Sçavez-vous que vous perdez l'esprit.

DORANTE.

Sur quoi le jugez-vous?

LA COMTESSE.

Monsieur, sans contredit,
Ce mariage-là vous perdra dans le monde;
Et que prétendez-vous enfin que je réponde
A tous ceux qui viendront vous couvrir de brocard?
Que dirai-je?

DORANTE.

Il faudra m'en donner votre part.

LA COMTESSE.

Voilà mon Philosophe & sa belle prudence.
Si de ce beau projet j'avois eu connoissance,
J'avois pour vous en vûë un parti vraiment bon.

DORANTE.

Mais je prends celui-ci par inclination.

LA COMTESSE.

Oh, cela me confond.

DO-

DORANTE.

Vous en êtes surprise?

LA COMTESSE.

Par inclination, épouser Cidalise!
Le parti que j'avois vous auroit fait honneur.

DORANTE.

Celui-ci fera mieux, il fera mon bonheur.
D'ailleurs de votre choix je craindrois qu'une femme
Ne recherchât le monde autant que vous, Madame,
Et j'ai pour ce goût-là beaucoup d'éloignement;
Car puisqu'il faut ici vous parler franchement,
Je ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amene & se présente,
Où l'on trouve Officiers, Magistrats, beaux Esprits,
Toute espéce en un mot, excepté des amis;
Une maison enfin, où loin de s'en voir maître,
Le mari subjugué n'a pas droit de paroître,
Et sans cesse entend dire avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame, & jamais chez Monsieur,
Oui, sans doute à présent par un abus extrême,
Un époux est un être étranger chez lui-même,
Si le soir par hazard lorsqu'il vient de rentrer,
Chez sa femme un moment il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être;
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connoître,
On se léve, & Madame avec un air transi,
Dit:

Dit: Ne vous levez pas, Meſſieurs, c'eſt mon mari,
Il s'en ira bientôt, car jamais il ne ſoupe.
Alors le ſérieux gagne toute la troupe;
Tous d'un ennui marqué ſemblent enveloppés;
Le ſilence eſt rompu par quelques mots coupés.
L'homme qui voit le froid que ſa préſence inſpire,
Et qui juge aiſément qu'on veut qu'il ſe retire,
S'eſquive, ouvre la porte en déplorant ſon ſort,
Et l'on voit la gaïeté qui rentre quand il ſort.
Madame, je craindrois de mener cette vie,
Si j'oſois quelque jour épouſer votre amie.

LA COMTESSE.

Mais avec mon mari vivois-je donc ainſi?

DORANTE.

Mais, à peu-près, & même il s'en plaignoit auſſi.

LA COMTESSE.

Qui moi; je l'ai jamais réduit à cette épreuve?

DORANTE.

Mais je ſçais lui vivant, que l'on vous a crû veuve;
Je ne veux pas du moins attaquer votre honneur,
Votre coquetterie a ſauvé votre cœur;
Mais vous avez toûjours donné de l'eſperance.
Certain Marquis, dit-on, ſéduit par l'apparence,
Mais ennuyé pourtant de n'être pas heureux,
Vous propoſa l'hymen pour couronner ſes feux.

Votre réponſe fut un grand éclat de rire ;
Après quoi, gravement, vous daignâtes lui dire :
Cette offre-là, Monſieur, me conviendroit très-fort,
Mais, du moins, attendez que mon mari ſoit mort.

SCENE XII.

CIDALISE, LA COMTESSE, DORANTE.

CIDALISE.

DOrante, on n'attend plus que vous chez le Notaire :
La Comteſſe, ſans doute, approuve cette affaire ;
Son amitié pour moi partage mon bonheur.

LA COMTEESE.

Partager, c'eſt beaucoup, mais au fond de mon cœur,
Je reſſens vivement votre amour l'un pour l'autre.

SCENE XIII.

CLITANDRE, LA COMTESSE, CIDALISE, DORANTE.

CLITANDRE.

MOn ami, nul bonheur n'eſt comparable au vôtre,
Je

Je vous cherchois par tout avec empreſſement;

DORANTE.

Quoi ?

CLITANDRE.

Voilà le brevet de votre Régiment.

DORANTE.

Hélas! de mon chagrin il ranime l'atteinte;
Mon argent n'eſt pas prêt.

CLITANDRE.

N'ayez aucune crainte,
Vous avez des amis, l'argent eſt délivré,
Et tout dans ce beau jour va ſelon votre gré.

LA COMTESSE.

Sans doute vous devez ce bienfait à Clitandre?

DORANTE.

Ah, mon ami, que j'ai de graces à vous rendre!

CLITANDRE.

Dorante, à ce bonheur un autre eſt parvenu,
Je m'y ſuis pris trop tard, on m'avoit prévenu.

DORANTE.

Et pourquoi tarde-t-il à ſe faire connoître?
Mais (*à Cidaliſe.*) Madame, c'eſt vous? quel autre pourroit-ce être?
Penſiez-vous, pour pouvoir aſſûrer mon bonheur,
Qu'il ne ſuffiſoit pas du don de votre cœur?

SCENE XIV.

DAMIS, & les Précédens.

DAMIS.

JE reviens tout exprès vous proposer Dorante,
Un marché merveilleux que le hazard présente;
Peut-être vous voulez donner des diamans
A Madame (*Montrant Cidalise.*) & j'en sçais qui sont au plus brillans;
Sans doute ce sont ceux d' une vieille coquette,
Qui voudroit bien donner dans un air de retraite
Et qui se conduisant par un système faux,
A vendu ses bijoux, & garde ses défauts.

LA COMTESSE.

Et qui vous a chargé du soin de les revendre?

DAMIS.

Assûrément la chose est facile à comprendre,
On sçait bien que je suis répandu dans Paris,
Si de la moindre chose on veut avoir le prix,
J'ai du goût; c'est à moi sur le champ qu'on s'adresse.
Vous allez voir qu'ils sont rares dans leur espece.

DORANTE.

Quoi, vous les avez?

DAMIS.

Oui.

CIDALISE.

Tant mieux, nous les verrons.

DA-

DAMIS.

Tenez, voici l'écrain.

DORANTE.

Sans balancer, ouvrons.
Me trompai-je ! ce ſont vos diamans, Madame ?

LA COMTESSE.

Monſieur, je ne crois pas qu'un autre les réclame.

DORANTE.

Vendre vos diamans, vous, Madame; eh, pourquoi?

LA COMTESSE.

Je ne m'en repens pas.

CIDALISE.

Ah, j'en ſçais bien l'emploi.
Un procédé ſi noble, & me touche, & m'enchante;
C'eſt vous qui par ce trait avez ſervi Dorante.

DORANTE.

Madame, il ſeroit vrai ! . . .

LA COMTESSE.

Dans cette occaſion,
J'ai de mon amitié ſuivi l'impreſſion.

CIDALISE.

Dorante, vous devez payer un tel ſervice,
Je connois votre cœur & je me rends juſtice;
Vous aimez la Comteſſe. En agiſſant ainſi
Elle vient de prouver qu'elle vous aime auſſi.
Je reprens ma parole, & je vous rends la vôtre.
Soyez heureux, contens, liez-vous l'un à l'autre,
Et puiſque votre cœur n'eſt pas fait pour m'aimer,

Je veux que tout au moins vous puissiez m'estimer.

Elle sort.

SCENE DERNIERE.

LA COMTESSE, DORANTE, CLITANDRE, DAMIS.

CLITANDRE.

CE compliment n'est pas trop flatteur pour ma flâme.

DORANTE.

Le tems & votre amour rameneront son ame;
Soyez tranquile. Et vous puis-je croire en effet,
Qu'aujourd'hui votre esprit soit changé tout-à-fait Madame? . . .

LA COMTESSE.

Oui, trop livrée à cet esprit volage,
Des sages & des sots confondant le suffrage,
Mon amour-propre seul pour un instant lié,
Méconnoissoit l'amour, l'estime & l'amitié,
Et cet aveugle orgueil, avide de louange,
De ceux qui la donnoient, oublioit le mélange;
Un sentiment plus pur, plus tendre & plus heureux,
En éclairant mon cœur, l'a rendu vertueux.

DORANTE.

Au seul nom de l'hymen vous n'êtes pas atteinte,
D'un mouvement secret de tristesse & de crainte?

LA

LA COMTESSE.

Ah! ſi vous le croyez vous me connoiſſez mal.
Je conçois que l'Hymen peut être un nœud fatal,
Mais lui ſeul fait auſſi le bonheur de la vie,
Quand par la probité ſa chaîne eſt affermie.
Quand deux cœurs enchantés ſe préviennent tous deux,
Sçavent ſe reſpecter, s'aimer, combler leurs vœux,
D'unir leurs volontés font leur étude unique,
Ils s'acquierent un droit à l'eſtime publique,
Ils ſçavent l'augmenter par leur félicité,
Plus leur bonheur eſt grand plus il eſt reſpecté,
Enfin, tout ce qui rend deux amans condamnables,
Rend aux yeux du public deux époux eſtimables,
Quel plaiſir pour un cœur ſenſible au ſentiment!
L'hymen n'eſt que le droit d'avouer ſon Amant;
C'eſt en vain ſous ces traits qu'on veut le méconnoître,
Il unit deux amis ſans établir un maître,
Et de leur ſentiment le mutuel retour,
Doit prouver que l'eſtime eſt l'âme de l'Amour.

DORANTE.

Ah! qu'en penſant ainſi vous flattez ma tendreſſe,

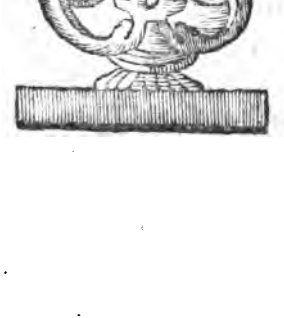
DAMIS.

D'un pareil changement je ſuis charmé, Comteſſe,

Dé-

Décider votre cœur m'auroit rendu content ;
Mais j'aime autant l'honneur d'en faire un inconſtant,
J'étois perſuadé que je devois vous plaire
Voilà votre portrait qu'en ſecret j'ai fait faire,
Je vais vous le remettre ; ah ! qu'il me ſeroit doux
De pouvoir quelque jour le recevoir de vous.

LA COMTESSE, *à Dorante.*

C'eſt à vous rendre heureux que je mettrai ma gloire,
Et par un changement, qu'on aura peine à croire,
Je veux que déſormais le monde ſoit inſtruit,
Que ſouvent c'eſt le cœur qui rameine l'eſprit.

F I N.